NUMÉRO 157

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MICHODIÈRE

YVONNE PRINTEMPS
PIERRE FRESNAY
jouent

VOICI LE JOUR

PIÈCE DE
JEAN LASSERRE
Décor de CH. KIFFER exécuté par LAVERDET

AVEC
IRÈNE MONTAL . ARAM STEPHAN
NOURREDDINE ABA . JACQUES HERLIN
LÉO ILIAL . MARC ARIAN
ALEXANDRE RANDAL . DANIEL LORMONT

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le Secrétaire L'Huissier Le Conseiller

Le Conseiller L'Huissier Dondine

Jeanne-Françoise Dondine

1 L'Huissier. — *Ce document est un authentique.* (Acte I.)

2 Le Conseiller. — *Mon cher Dondine, on veut d'histoire à personne.* (Acte I.)

3 Jeanne-Françoise. — *Tu aurais pu être pour nous accueillir.* (Acte I.)

4 Jeanne-Françoise. — *Nous nous somm sauvées, Dondine.* (Acte I.)

5 Le Capitaine. — *Je vous prie de m'excu madame...* (Acte I.)

Jeanne-Françoise

Dondine Le Capitaine Jeanne-Françoise

VOICI LE JOUR

Pièce en trois actes
de JEAN LASSERRE

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, le 22 avril 1954 au Théâtre de la MICHODIERE, dans un décor de CHARLES KIFFER, une mise en scène de PIERRE FRESNAY et avec la distribution suivante :

Jeanne-Françoise	*Yvonne PRINTEMPS*
Le Capitaine	*Pierre FRESNAY*
Le Conseiller Fulano	*Aram STEPHAN*
Dondine	*Nourreddine ABA*
L'Huissier	*Jacques HERLIN*
Le Secrétaire	*Léon ILIAL*
Indios	*Marc ARIAN* *Alexandre RANDAL* *Daniel LORMONT*
Geneviève	*Irène MONTAL*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Jean LASSERRE.

Supplément au N° 412 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

ACTE PREMIER

De nos jours, dans les Andes. Une pièce dans une maison de l'époque des vice-rois. Deux portes : l'une haute et large au milieu, au fond; l'autre, étroite et basse, à gauche. A droite : fenêtre en saillie et grillée dans le style espagnol. La pièce est vide, hors trois meubles : un grand coffre contre le mur du fond, à gauche; devant, un tabouret; sur la droite, un fauteuil; ces trois meubles, du XVII^e^. Des volets intérieurs permettent d'isoler le mirador.

Le rideau se lève un peu avant le crépuscule, dans les derniers instants de plein soleil.

SCENE I

LE CONSEILLER, L'HUISSIER, LE SECRETAIRE

Le Conseiller Fulano est vêtu d'un complet de tissu léger, voyant, à petites lignes, d'une cravate somptueuse et brochée. Col dur, panama à la main, petite canne noire à bec d'argent, souliers vernis.

L'Huissier se révèle, au premier regard, le primaire évolué. C'est un Indien qui a troqué sa sarbacane contre un arsenal de stylomines qu'il étale à la poche de son veston de toile fermé haut. Col de celluloïd, cravate mécanique, pas de chaussettes, souliers en lanières.

Le Secrétaire est un jeune homme d'une grande beauté. Loqueteux mais propre, chemisette Lacoste, blue-jeans et chapeau de paille à grands bords et calotte pointue, espadrilles noires.

L'Huissier a posé sa machine sur le tabouret rapproché du fauteuil dans lequel il est assis, il tape avec effort. Le Secrétaire se tient au fond, immobile près de la porte. Le Conseiller va et vient, nerveux, hésitant à parler, l'Huissier affectant de ne pas le voir.

LE CONSEILLER. — Ce que j'en dis tient à mon ignorance en la matière. J'étais convaincu qu'au point de vue judiciaire, un document écrit par une machine n'avait pas la même valeur qu'un document écrit par la main de l'homme.

L'HUISSIER. — En certains cas, il n'en a même aucune.

LE CONSEILLER. — Allons bon ?

L'HUISSIER. — Dans le cas présent ces considérations n'entrent pas en ligne de compte. Huissier-greffier, agissant ici en tant que tel, je dresse un acte dont l'essence même est l'authenticité.

LE CONSEILLER. — Vous l'avez bien dit... Mais comprenez ma position. Quand ces dames ont quitté la ville, personne ne pensait qu'elles reviendraient. Pendant huit jours cette maison a donc été abandonnée ? L'administration de la ville aurait dû s'en occuper aussitôt. La règle est formelle.

L'HUISSIER. — Je ne l'ignore pas. Mais la maison n'était pas abandonnée, le gardien est resté là.

LE CONSEILLER. — Le gardien ?... Il s'agit d'un homme au service de ces dames... Il a gardé la maison durant leur absence ; c'était son rôle, mais ce rôle ne nous regarde pas. Il n'avait pas été nommé par l'administration. Il pourrait témoigner que personne n'a pénétré ici, mais le ferait-il ? Je dois penser aux habitants de ce quartier. Ils m'ont élu au Conseil de la ville. Je dois leur éviter tout risque de désagrément. Ils n'ont commis aucun dégât, ils n'ont causé aucun dommage, ce n'est pas suffisant pour qu'on ne les en accuse pas.

L'HUISSIER. — Cet acte constitue votre garantie la plus sûre.

LE CONSEILLER. — Vous me rassurez.

L'HUISSIER. — D'autre part, ces dames ont quitté la ville dans des conditions qui ne doivent pas leur inspirer l'envie de chercher des histoires aux gens.

LE CONSEILLER, *regardant sa montre.* — Dites donc, il est déjà six heures... Six heures un quart.

L'HUISSIER. — Dix-huit heures quinze ?

LE CONSEILLER. — J'aimerais ne pas m'attarder.

L'HUISSIER. — J'en ai fini... mais il me faudrait M. Dondine. Où s'est-il retiré ?

LE CONSEILLER. — Il m'a dit qu'il avait quelque chose à faire par là. Je l'ai laissé partir, c'est stupide. Je préférais aussi que nous restions entre nous. Le retour de ces dames le rend nerveux.

L'HUISSIER. — Il n'est pas le seul.

LE CONSEILLER. — Vous avez besoin de lui ?

L'HUISSIER. — J'ai besoin de sa signature.

LE CONSEILLER. — Je peux aller le chercher ?

L'HUISSIER. — M. le Conseiller ne voudrait pas...

LE CONSEILLER. — Si cela vous faisait gagner du temps...

L'HUISSIER. — Je vais toujours indiquer la profession de M. Dondine. Quelle est-elle ? Je ne peux pas dire jardinier, et il l'est, ni portier, quoiqu'il le soit aussi.

LE CONSEILLER. — Il est l'homme de nfiance de ces dames.

L'HUISSIER. — Voilà qui est tout à son nneur, mais ce n'est pas une profession.

LE CONSEILLER. — Vous pourriez inscrire gisseur... Il est plus et moins qu'un régisseur, ais c'est ce qui correspond le mieux à ses cupations.

L'HUISSIER. — Régisseur est parfait... *(Il ctylographie le mot, prend les feuillets déjà nployés, et les lit :)* Voyons... « Nous, huis-er-greffier licencié ès-sciences juridiques, adué, agréé par le Conseil de la ville... mmmm... Mmmmmm... A la requête du très norable Conseiller membre du dit Conseil... » est vous, monsieur le Conseiller... Donc... ! « Avons procédé à l'inventaire détaillé dressé l'état des lieux sis dans le quartier us haut cité, à savoir... Mmmmm... Bien... » vais vous demander également une signa-re...

LE CONSEILLER. — Je dois signer ?

L'HUISSIER. — Vous êtes le requérant.

LE CONSEILLER. — C'est toute ma responsa-lité que j'engage.

L'HUISSIER. — Certes, vous l'engagez tota-ment mais par un engagement qui vous la égage de façon non moins totale.

LE CONSEILLER. — On ne peut souhaiter ieux...

L'HUISSIER. — C'est même trop, monsieur Conseiller. Pour vous amener à faire usage e cet acte, il faudrait d'abord que ces dames ous attaquent en justice ! C'est impensable. n n'imagine pas des magistrats hésitant un eul instant entre une personnalité comme la ôtre, monsieur le Conseiller, et ces étrangères !

LE CONSEILLER. — Là, je ne vous suis plus... es étrangères ? Justement ! Et peut-être sont-lles d'autant plus à craindre. Je sais que l'on du mal à croire que les hautes autorités de otre Etat aient présenté des excuses à des trangères. Il m'a fallu de longues réflexions our comprendre cette démarche et main-enant, même si je la comprends, je n'en pense as moins...

L'HUISSIER. — Si vous ne m'aviez assuré, u fait, je n'y croirais pas encore.

LE CONSEILLER. — Mais c'est ainsi... Les vénements de samedi ont été portés à la onnaissance des hautes autorités de la capitale, soir même. Elles ont dépêché auprès de ces ames un officier qui nous a téléphoné pour ous informer de sa mission : il nous ramenait es dames. Voilà comment nous avons appris eur retour. Le fonctionnaire qui a pris la ommunication est formel : l'officier a fait ention des excuses. D'ailleurs, comment en arlerions-nous, s'il n'en avait pas parlé ? omment saurions-nous qu'on en a fait ? ersonnellement, j'aurais pensé à tout, sauf à celà. Le plus étonnant est que cet officier vait l'air de considérer qu'il s'agissait d'une irconstance accessoire, nullement exhorbitante. l téléphonait de Matahuesco où il se trouvait vec ces dames. Elles devaient se mettre en oute le lendemain, c'est-à-dire hier. Elles ourraient être là.

L'HUISSIER. — Si vite ?

LE CONSEILLER. — Elles voyagent en automobile.

L'HUISSIER. — En automobile ?

LE CONSEILLER. — Et des automobiles de l'armée ?

L'HUISSIER. — Non ?

LE CONSEILLER. — Telles sont les conditions de leur retour, escorte militaire, véhicules mécaniques...

L'HUISSIER. — Pourquoi pas une fanfare ?

LE CONSEILLER, *sérieux et se posant la question.* — Pourquoi pas ? *(Un temps.)* Vous comprenez maintenant pourquoi je prends des précautions ? Ce ne serait pas juste qu'il m'arrive une histoire.

L'HUISSIER. — Ce ne serait juste pour personne.

LE CONSEILLER. — Tout de même... Avant d'accuser ces dames de cacher un évadé du bagne, on aurait pu s'assurer du fait.

L'HUISSIER. — Se tromper est humain. Il s'est produit une confusion.

LE CONSEILLER. — Il n'y avait pas d'évadé.

L'HUISSIER. — La foule l'ignorait.

LE CONSEILLER. — Ce n'est pas la faute de ces dames.

L'HUISSIER. — Serait-ce la mienne ?

LE CONSEILLER. — La mienne non plus.

L'HUISSIER. — Vous ne direz pas que c'est celle de la foule ?

LE CONSEILLER, *sur la défensive.* — Je ne le dirai pas.

L'HUISSIER. — Alors ?

LE CONSEILLER. — Ah !

L'HUISSIER. — C'est tout de même la faute à quelqu'un.

LE CONSEILLER. — Si on considère l'affaire avec objectivité, on doit reconnaître que, si ce n'est pas du tout la faute de ces dames, c'est encore plus pas du tout la nôtre.

L'HUISSIER. — Vous voyez bien.

LE CONSEILLER. — Je vois aussi que si ces cinq dames étaient rentrées dans leur pays et avaient raconté ce qui leur est arrivé ici samedi, l'affaire aurait eu à l'étranger un écho terriblement fâcheux. Voilà ce que nos hautes autorités ont voulu éviter : l'exploitation de l'incident, sa diffusion, sa divulgation... Il faut d'ailleurs convenir que ce qu'on a fait à ces dames, ce n'était pas n'importe quoi...

L'HUISSIER, *avec enthousiasme.* — C'était formidable.

LE CONSEILLER. — On en aurait un peu parlé.

L'HUISSIER. — Du moment que ces dames ont leur revanche, on aurait bien tort de le regretter.

LE CONSEILLER. — Revanche, c'est peut-être beaucoup dire... Ces dames se retrouvent parmi nous. Si elles ne nous cherchent pas de querelles, rien à dire. Nous, nous faisons comme si rien ne s'était passé. Mais les circonstances exigent qu'on soit sur ses gardes... Ce document est une mesure préventive...

L'HUISSIER. — Ce serait trop fort que vous soyez obligé d'y recourir. C'est déjà trop fort que nous en soyons à admettre que ces dames puissent penser à se venger, à dénoncer...

SCENE II

LES MÊMES, DONDINE

La porte de gauche s'ouvre. Paraît Dondine. C'est un métis aux cheveux gris. Costume d'alpaga noir, col à coins cassés, cravate en lacet.

DONDINE. — Qui parle de dénoncer ? Qui ça dénoncer ?

L'HUISSIER. — Ah, monsieur Dondine, j'ai justement besoin de vous.

DONDINE. — Qui ça dénoncer ?

L'HUISSIER. — Vous voulez dénoncer quelqu'un ? *(Rire très déplaisant de Dondine.)* Personne ne veut dénoncer personne... *(Au Conseiller :)* M. Dondine ne s'était pas considérablement éloigné.

DONDINE, *affable.* — J'étais de l'autre côté de la porte. Le bon côté des portes, c'est celui derrière lequel on entend le son de la vérité... Et qui a parlé de dénoncer ?

L'HUISSIER. — Mon cher monsieur...

LE CONSEILLER. — Laissez donc... Je connais M. Dondine depuis toujours. J'ai eu la joie et l'honneur de le compter parmi ceux de mes concitoyens qui m'ont accordé leur suffrage... Croyez-moi, M. Dondine est homme de bon conseil... *(A Dondine :)* Il n'y a aucune raison de dissimuler ce qui nous occupe. Ces dames ont toutes les raisons de se plaindre.

DONDINE. — De se plaindre...

LE CONSEILLER. — Certes, de se plaindre... Voudront-elles obtenir réparation du tort qu'on leur a causé ? Engageront-elles des poursuites contre ceux qu'elles pourraient en considérer comme les auteurs ? Enfin, voudront-elles se faire rendre justice ?

DONDINE. — Par qui ?

LE CONSEILLER. — Mais par les magistrats, devant les tribunaux.

DONDINE. — Les juges ne sont pas de notre côté.

LE CONSEILLER. — Vous ne mettez pas en doute leur intégrité ?

DONDINE. — Comment le pourrais-je ? Ils sont intègres, mais leur intégrité n'est pas de notre côté. D'ailleurs, c'est sans intérêt. Ce n'est pas le genre de ces dames de s'adresser à la justice.

LE CONSEILLER. — Une telle abstention témoignerait de leur sagesse. Je voudrais seulement partager votre assurance.

DONDINE. — Vous pourrez leur poser la question vous-même. Elles arrivent.

L'HUISSIER. — Elles arrivent ?

Avec le Secrétaire, il escamote la machine.

DONDINE. — Sur le devant, on entend très bien le bruit des autos. Ces dames seront là dans un instant.

LE CONSEILLER. — Du sang-froid !

L'HUISSIER. — Je n'ai plus rien à faire ici.

DONDINE. — Ces messieurs n'oublient rien ?

LE CONSEILLER. — Et la signature de notre ami ?

DONDINE. — Moi ? Je ne signe rien.

L'HUISSIER. — Vous ne pouvez pas refuser

DONDINE. — Je ne peux pas ?

LE CONSEILLER. — Mon cher, c'est l'usage.

DONDINE. — Peut-être !...

L'HUISSIER, *au Conseiller.* — Par où sorton nous ?

DONDINE. — Par la porte... Si c'est un histoire à histoire, cela ne servirait à rien qu je ne signe pas.

LE CONSEILLER. — Mon cher Dondine, on n veut d'histoire à personne...

L'HUISSIER. — Bien sûr...

DONDINE. — Et puis, je pourrai toujour dire que je n'ai pas signé.

L'HUISSIER. — Qu'est-ce que nous f... ici ?

LE CONSEILLER. — Il n'y a pas d'autr sortie ?

DONDINE. — Hé non, ici on est le cul a ravin.

LE CONSEILLER, *allant à la porte de gauche* — Et par là ?

DONDINE. — Vous n'arriverez jamais qu' la porte.

L'HUISSIER. — Ecoutez donc... Ce coup-ci...

DONDINE. — Ces dames arrivent.

L'HUISSIER. — Filons, tirons-nous...

LE CONSEILLER. — Nous ne filons pas, nou n'avons pas à nous tirer. Nous ne voulons pa importuner ces dames. C'est dans un sentimen de délicatesse...

Il sort, courant dès qu'il a franchi la porte

L'HUISSIER. — Si on tombe sur ces dame on l'aura voulu.

DONDINE. — Je commence à le croire.

L'HUISSIER. — C'est inouï, ces maisons o l'on sort par l'entrée...

LE SECRÉTAIRE, *pensif, comme pour soi.* — Tiens, mais c'est vrai... C'est toujours comm ça.

L'HUISSIER. — Comment, tu es encore là

LE SECRÉTAIRE. — Dans toutes les maison on sort par l'entrée...

L'HUISSIER. — Tu aurais mieux fait d courir devant.

LE SECRÉTAIRE, *dans la stupeur.* — Courir

L'HUISSIER. — Maintenant, si ces dames n te font pas peur...

Il sort.

LE SECRÉTAIRE, *avec une candeur virile.* — Bien sûr qu'elles ne me font pas peur. Pourquoi peur ? *(Un temps, puis :)* Et quelle dames ?

Il sort. Dondine est seul, il remet en plac à gauche, le tabouret... Echo d'une lourd porte, puis rien et, une seconde encor et loin, mais déjà net et régulier un p sur des dalles puis sur un plancher Quelqu'un vient. Le bruit se rapproch on l'entend dans la galerie puis, pl proche encore et la porte de gauc s'ouvre. Apparaît Jeanne-Françoise.

SCENE III

JEANNE-FRANÇOISE, DONDINE

Jeanne-Françoise est vêtue à la façon des femmes du pays : jupe de couleurs vives, corsage très ouvert, cheveux cachés strictement sous un foulard. La force qui l'a poussée jusqu'ici la mène encore en avant et, malgré sa fatigue, la tient droite. Le seuil franchi, elle poursuit sa marche du même pas sans voir Dondine, semble-t-il, qui s'arrête au milieu du salut qu'il lui adressait. Elle vient jusqu'à la rampe, s'arrête enfin, élève ses mains jusqu'à son visage, l'y appuie au creux des paumes puis les laisse retomber. Elle ferme les yeux, puis les ouvre comme si, maintenant seulement, elle prenait conscience de sa présence en ce lieu ; et du lieu même. Pendant ce qui suit, elle ne bouge pas du premier plan, tournant le dos à Dondine qui demeure au fond.

DONDINE. — Je suis seul.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu aurais pu être là pour nous accueillir.

DONDINE. — Je suis là.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu aurais pu venir jusqu'à la porte... Tu devais bien nous attendre..

DONDINE. — Je vous attendais, oui, et j'ai entendu les voitures... Elles ont fait assez de bruit... Il y a de quoi se sentir quelqu'un de rouler là-dedans. Des automobiles militaires ! Tout le pays les a entendues comme moi.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu savais que c'était nous qui revenions ?

DONDINE. — J'étais bien obligé de le savoir. C'était officiel. Quimbois de Quimbois ! Qui reviendrait ici après avoir été contraint de se sauver... *(Il se rattrape :)* Après avoir été contraint de partir comme vous l'avez été...

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous nous sommes sauvées, Dondine, c'est la stricte vérité. Nous nous sommes sauvées comme on sauve ses meubles...

DONDINE. — Racontez-le comme vous voulez. Il n'y avait rien d'autre à faire... Ou bien une folie.

JEANNE-FRANÇOISE. — Oh, nous n'avons pas été folles !... Quand je pense au mal que tu t'es donné pour nous faire passer de l'argent.

DONDINE. — Vous n'avez jamais un sou sur vous.

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous n'avions besoin de rien. Nous n'avons rencontré que prévenances, attentions... Les gens nous ont reçues comme s'ils n'avaient jamais fait que nous attendre. Et quel tact pour parler de notre histoire sans en parler... Tout en en parlant car il fallait bien en parler... Il fallait aussi que nous nous remettions de nos émotions. Nous devions penser à nous refaire, à réparer nos forces, nous devions surmonter notre épreuve... Il faut se soutenir. On faisait cercle autour de nous, tout le monde insistait : « Reprenez de ceci, servez-vous mieux... » Comment refuser ? Nous avons bu du vin, Dondine... C'est très bon, le vin... Entre les repas, nous continuions à nous sauver. On finit par se sentir très bien dans sa peau quand on se sauve et qu'on arrive à une bonne distance de ce qu'on fuit. J'ai compris les armées dans les batailles... Evidemment, on découvre peu à peu ce que l'on est devenu dans cette peau si bien gardée, on apprend sur soi ce que c'est qu'un lâche, on en prend conscience...

DONDINE. — Conscience ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Oui, on en prend conscience.

DONDINE. — Je me demande de quoi on peut bien prendre conscience dans une affaire pareille si c'est pour revenir à l'endroit d'où on a eu cent fois raison de se sauver...

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous devions rester.

DONDINE. — Aujourd'hui, c'est facile à dire.

JEANNE-FRANÇOISE. — Il fallait le faire.

DONDINE. — Personne ne peut dire ce qui serait arrivé si vous étiez restées.

JEANNE-FRANÇOISE. — Pas forcément le pire.

DONDINE. — Sûrement déjà rien de bon. *(Un temps.)* ...Après votre départ, ici, tout était en l'air. Ce que la foule laisse derrière elle, c'est astronomique. Vos affaires avaient voltigé dans tous les coins. La petite Martha du Bois-Joli est venue m'aider. Maintenant, elle a une demi douzaine de gosses. Mais on aurait cru qu'elle avait travaillé ici la veille encore. Elle a ramassé vos vêtements, tout ce qui était à vous et à ces dames. Pendant que je nettoyais la maison, elle a brossé, elle a lavé, elle a repassé et elle a tout rangé. Elle n'a pas eu l'impression qu'il vous manquait rien. De toute façon, il n'y avait pas grand chose et personne n'irait se promener en ville avec vos vêtements sur le dos. Quand même... Si vous n'étiez pas parties et si vous vous étiez entêtées, je vous assure que vous n'auriez rien retrouvé. Ni de vos affaires, ni peut-être même de ces murs et sans doute de vous-même, de ces dames et de votre serviteur.

JEANNE-FRANÇOISE. — Quel était l'homme qui accompagnait le conseiller Fulano ?

DONDINE. — Ah ? Vous les avez vus ?

JEANNE-FRANÇOISE. — J'attendais que tu m'en parles.

DONDINE. — Ils devaient se dépêcher.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ils paraissaient pressés. Le garçon qui était avec eux n'était même pas sorti quand j'ai traversé la cour. Que voulaient-ils ?

DONDINE. — L'homme qui accompagnait le conseiller Fulano est l'huissier de la municipalité. Il a fait comme on fait quand on loue un local... Le Conseiller m'a dit que c'était dans l'intérêt de tout le monde. Je ne pouvais pas l'empêcher. J'ai eu tort ?

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est sans importance.

DONDINE. — Le garçon qui les accompagnait leur dira que vous les avez vus.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ils s'en sont très bien aperçu.

DONDINE. — Ils doivent en être malades.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ils se cachaient ?

DONDINE. — Ils ne tenaient pas à vous rencontrer.

JEANNE-FRANÇOISE. — Sont-ils dangereux ?

DONDINE. — Ça dépend... Quand ils ont peur, oui... Et pourtant on ne peut pas dire qu'ils soient méchants... Ce seraient plutôt un genre de fallacieux, oui, des fallacieux !

JEANNE-FRANÇOISE. — Ils sont comme tous les autres. Avec eux il faut s'attendre à tout.

DONDINE. — A tout, non... Seulement au pire. Mais vous n'avez pas à en avoir peur.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne crois pas que j'aurai encore peur. Mais j'ai le cœur serré, plein d'angoisse. Je ne puis rien contre cette angoisse. Dès que je vois des gens, je crois qu'ils vont crier, je vois leurs bouches ouvertes, noires, molles et je vois déjà ce qui en sort, ces choses qu'ils braillent et qu'ils ne comprennent pas...

DONDINE. — Ils savent très bien ce qu'ils disent.

JEANNE-FRANÇOISE. — Quand j'entends des gens qui s'appellent ou qui se parlent de loin, j'ai l'impression qu'ils crient, que c'est contre moi et qu'ils se resserrent autour de moi. Cet après-midi, nous avons croisé un troupeau. Les premiers cavaliers qui nous ont vus ont crié pour ranger leurs bêtes et pour prévenir les autres cavaliers, derrière. Tu sais comment ils font. Autrefois, j'aimais beaucoup ces appels qu'ils lancent sur deux ou trois notes, qu'ils répètent ensuite en sifflant pendant que, tout autour, tout est si calme. Aujourd'hui, rien n'avait changé et j'avais l'impression d'être cernée. Je savais que j'étais stupide et je tremblais, j'étais glacée. Il avait suffi de ces cavaliers. Ils avaient crié et ils étaient devenus la foule autour de moi.

DONDINE. — Et vous êtes revenue ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je pense toujours à cette foule au milieu de laquelle nous étions prises samedi... Elle est là. Je ne sais même pas ce qu'elle crie. Le bruit suffit, le bruit des voix, le bruit des rires... Samedi, les gens riaient... Ceux qui nous insultaient étaient beaucoup moins nombreux. Par moment, on ne traversait que des rires... Je les entends encore, même dans le silence... Je les entends partout... Les idiots ! Les sales idiots !

DONDINE. — Et vous êtes revenue !

JEANNE-FRANÇOISE. — Les deux choses n'ont pas de rapport.

DONDINE. — C'est quand même un avertissement. Dans mon opinion, il y a là de quoi méditer.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu serais très gentil d'aller me chercher de la lumière. Tu en monteras aussi à ces dames. Pendant que tu es là-haut, profites-en pour prendre leurs vêtements. Elles ont dû les déposer devant leurs portes. Tu les descendras et tu en feras un paquet, avec les miens que je te donnerai tout à l'heure.

DONDINE. — Ces vêtements-là ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu ne pensais pas que nous allions les garder ? Tu vas les rapporter aux femmes qui nous les ont prêtés. Tu leur exprimeras notre reconnaissance. Tâches de le faire discrètement, mais fais-le bien quand même. J'irai demain les remercier moi-même. Sans elles, je ne sais pas ce que nous aurion fait. Tu vas t'en occuper tout de suite.

DONDINE. — Mais ces femmes-là ne s'atte dent pas à ce que vous leur rendiez ces affaire Elles vous les ont données. Elles pensaie qu'elles ne vous reverraient jamais, ni leu toilettes.

JEANNE-FRANÇOISE. — Elles n'en seront qu plus contentes de les retrouver.

DONDINE. — Rien que pour leur procurer c plaisir, ça valait la peine de revenir ici.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je t'en prie !

DONDINE. — Savez-vous pourquoi vous voule que je me taise ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je sais, en tout ca que je le voudrais bien.

DONDINE. — Vous ne le voudriez pas si j vous parlais d'une façon qui vous plaise. C que vous voudriez c'est que je vous parle l grand parler. C'est cela... Pas autre chose Quimbois ! Je le regrette ; mais il est fini, l grand parler.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu me feras toujour rire.

DONDINE. — Oh, je sais. Le grand parler, j ne peux pas le parler convenablement, mais j le connais, je le reconnais dans la bouche d ceux qui le connaissent, et j'aime l'entendr moi aussi, je l'écoute avec délices...

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu veux que je t demande ce que c'est le grand parler ?

DONDINE. — Le grand parler, c'est le gran parler.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est clair.

DONDINE. — C'est la langue en rond, l langue qui fait belle jambe. Le grand parler quoi !

JEANNE-FRANÇOISE. — Je n'ai rien à faire avec le grand parler.

DONDINE. — Vous ? Mais vous êtes en plein dedans.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ah ! Laisse-moi !

DONDINE. — Je devrais dire : vous étiez en plein dedans... C'était votre genre et le genre de ces dames. Mais vous êtes revenue et vous allez pouvoir regretter le grand parler... Vous n'y êtes plus ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je me demande si tu n'es pas méchant.

DONDINE. — Si seulement vous vouliez bien m'entendre, mais m'entendre comme je m'entends, moi.

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous voudrions tou être entendu de cette manière, les gens sincère et les menteurs...

DONDINE. — Le grand parler, je vous le dis il n'a pas d'intérêt pour la vérité ou le men songe. Il est le grand parler, et c'est déjà tout Avant, dans le grand parler, quand on vou citait dans une conversation, vous et ces dames vous étiez « ces dames » ...au moins, oui, a moins « ces dames ». Dans le grand parler l plus parlant, vous étiez « ces dames qui... » e venait une suite délicieuse : « ces dames que... Et même avant qu'on le dise, il y avait u préambule, délicieux aussi, coulant de source « Et je vous en prie, et vraiment, et alor comment vont ces dames qui... ces dame

ue... ». C'était un régal. Dans le plus petit ropos sur vous, et à propos de rien, vous étiez orcément « ces dames ». Jamais mes atronnes. Jamais je n'ai entendu cela : « Tes atronnes... Vos patronnes ! » Non, jamais. Iais depuis ce qui s'est passé samedi et qu'on ous a vues, vous et ces dames... Enfin depuis u'on vous a vues comme on vous a vues... Et as seulement cela, mais enfin les gens même ui ne vous ont pas vues comme on vous voyait nais à qui les autres en ont parlé, c'est fatal. ls disent... Bien sûr, je ne parle pas de vous... Iais tout le monde, quand on parle d'une de es dames, et je ne parle pas plus de l'une ue d'une autre, je vous répète les paroles des ens. Eh bien, ils disent : « Celle qui est une vraie blonde. Et il y en a une... » Non, c'est ne chose qui force même à rire comme malice, nais je ne peux pas le répéter. Ce n'est pas néchamment qu'on cause de cette façon, même quelquefois c'est plutôt avec de la sympathie. C'est familier ! Il y en a une, ils disent, qu'elle a du maïs jusqu'au cœur. C'est plutôt joli. Et puis c'est vrai. Enfin ça ne regarde tout de même personne. Dans le grand parler, on ne prononcerait jamais rien de ce genre. Et, c'est vrai, on parle de vous comme avant ; mais pourtant il y a quelque chose. Un parleur de grand parler, il ne peut pas dire « ces dames » de la même façon suivant qu'il sait qu'on dodelinera avec lui : « Et ces dames qui... » Et ces dames que... », ou suivant qu'il doit s'attendre à se faire lancer un quolibet... Enfin, je m'entends...

JEANNE-FRANÇOISE. — J'ai compris, j'ai compris !

DONDINE. — En vérité, ces histoires-là, c'est certainement un peu particulier. Mais ce n'est jamais que la nature et personne ne peut s'en vexer.

JEANNE-FRANÇOISE. — Personne.

DONDINE. — L'ennui, c'est toute la ville... Toute la ville est au courant. Toute la ville et les environs. Ça fait beaucoup de personnes.

JEANNE-FRANÇOISE. — En effet !

DONDINE. — Maintenant, chaque fois que quelqu'un vous rencontrera, je veux dire une de ces dames, ce quelqu'un pensera...

JEANNE-FRANÇOISE. — Je t'assure que j'ai compris. *(Un silence. Jeanne-Françoise va à la fenêtre. Le soir tombe et le ciel vire au mauve d'une teinte égale et plus foncée d'instant en instant. Appuyant son front à la grille fraîche, et très bas contenant des larmes de rage :)* Les butors... Les mufles... Les mufles... *(Se forçant à rire :)* Les fallacieux...

Cependant dans l'encadrement de la porte du fond, la silhouette d'un homme apparaît se découpant sur le fond plus clair de la galerie. Il porte un habit militaire. Dondine sans se retourner perçoit cette présence, la vérifie du coin de l'œil.

DONDINE. — Oui, les fallacieux... *(Sans élever la voix :)* Je ne suis plus seul.

SCENE IV

LES MÊMES, LE CAPITAINE

Le nouveau venu est un officier, un capitaine dans l'uniforme qui est devenu à peu près le même pour toutes les armées. Elégance naturelle avec, cependant, une désinvolture où se marque la race du cavalier (du gaucho, même motorisé). Culotte à l'italienne.

LE CAPITAINE. — Je vous prie de m'excuser, madame... La porte était ouverte. J'aurais bien frappé, ou toussé... Oui, j'allais faire entendre une toux discrète quand ce brave homme m'a annoncé.

DONDINE. — Je n'ai annoncé personne.

LE CAPITAINE, *poursuivant.* — Alors, je suis entré... J'espère que je ne vous dérange pas.

JEANNE-FRANÇOISE, *comme si elle remarquait seulement alors sa présence.* — Tiens, le Capitaine... C'est une vraie surprise... Je veux dire que vous me surprenez. Je vous croyais déjà parti.

LE CAPITAINE. — Oh ! j'ai tout mon temps. Enfin, je ne suis pas pressé... Et puis, je voulais prendre congé de vous...

JEANNE-FRANÇOISE. — Pardonnez-moi, j'étais convaincue que c'était déjà fait. Je suis confuse. Vous avez été si complaisant. Je n'ai tout de même pas négligé de vous remercier ?...

LE CAPITAINE. — Il ne s'agit pas de cela, madame...

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne l'ai pas fait ?

LE CAPITAINE. — Mais si, madame... Vous m'avez rempli de confusion.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ah ! vous voyez, je ne l'avais pas oublié.

LE CAPITAINE. — Mais, madame, je n'ai jamais dit...

JEANNE-FRANÇOISE. — En tout cas, je suis heureuse que vous m'ayez fourni une occasion de vous répéter combien je vous suis reconnaissante...

LE CAPITAINE. — Vous êtes trop bonne, madame.

JEANNE-FRANÇOISE. — J'espère que ces dames vous ont également exprimé leur gratitude.

LE CAPITAINE. — Je n'ai fait qu'exécuter des ordres...

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous avons été pour vous la cause d'une véritable corvée.

LE CAPITAINE. — N'employez pas ce mot, madame. Mais, à propos...

JEANNE-FRANÇOISE. — Si, si, capitaine, je l'emploie... Pour des soldats, c'est assurément une corvée de servir d'escorte à cinq femmes... Je pense cinq femmes comme nous...

LE CAPITAINE. — Madame, je ne peux pas vous écouter parler de cette façon.

JEANNE-FRANÇOISE. — Eh bien ! vous le voyez, je vous fournis moi-même un bon prétexte pour vous retirer.

LE CAPITAINE. — Mais, madame, je ne cherche pas de prétexte.

JEANNE-FRANÇOISE. — En effet, nous n'avons pas besoin de prétextes... Mais vous êtes si courtois... J'ai beau être une femme retirée du

monde, je sais que vous avez d'autres choses à faire que me tenir compagnie.

LE CAPITAINE. — Mon intention n'était pas de vous tenir compagnie. Mais...

JEANNE-FRANÇOISE. — Disons alors que vous m'avez fait une petite visite. Je vous en tiens quitte.

LE CAPITAINE. — Il ne s'agit pas du tout d'une visite, ni d'être quitte...

JEANNE-FRANÇOISE. — Dans ce cas, tout est parfait. Merci encore, capitaine, bon retour et adieu.

LE CAPITAINE, *sans bouger.* — Je peux fumer ?

Sans attendre la réponse, il prend un cigare à même une poche, une allumette de la même façon, coupe le cigare d'un coup de dents, craque l'allumette à sa semelle, allume posément le cigare, tire deux longues bouffées, jette l'allumette derrière lui, tire encore une longue bouffée.

JEANNE-FRANÇOISE. — Pour tout vous dire, capitaine, je m'apprêtais à changer de vêtements.

LE CAPITAINE. — Pourquoi donc ? Cette robe vous va très bien.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est possible, mais je n'ai pas l'habitude de la porter.

LE CAPITAINE. — On ne le croirait pas, je vous assure.

JEANNE-FRANÇOISE. — Cette pièce est ma chambre, elle constitue mon appartement personnel, privé. Je ne reçois pas de visite dans ma chambre.

LE CAPITAINE. — Il ne faut pas que cela vous gêne...

JEANNE-FRANÇOISE. — Cela me gêne. *(A Dondine :)* Va me chercher une lampe. Tu raccompagneras d'abord M. le Capitaine.

LE CAPITAINE. — Ne te mets pas en peine pour moi, mon garçon. Je connais le chemin et je m'y retrouverai très bien tout seul.

Dondine hésite, mais sur un signe de Jeanne-Françoise, il sort.

SCENE V

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE

JEANNE-FRANÇOISE. — Je désire vraiment que vous vous en alliez.

LE CAPITAINE. — Vous ne croyez pas que je ne m'en suis pas aperçu ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Eh bien ?

LE CAPITAINE. — Je dois vous parler.

JEANNE-FRANÇOISE. — Certainement non ! Vous n'avez rien à me dire... Ni moi à vous ! Non, non, capitaine...

LE CAPITAINE. — Vous le croyez et c'est peut-être exact pour vous. C'est faux pour moi, je dois et je veux vous parler.

JEANNE-FRANÇOISE. — Il y a ce que vous voulez, ce que je veux et ce qui se peut. Il y a aussi trois jours que nous nous voyons du matin jusqu'au soir. J'imagine que si vous aviez quelque chose à me dire, vous l'auriez déjà fait. En supposant que cela ait le moindre intérêt pour moi.

LE CAPITAINE. — Je sais ce que vous croyez, je sais ce que vous pensez. Je connais les pensées que vous m'attribuez... Il ne s'agit pas de cela, oh mais pas du tout !

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne vous comprends pas.

LE CAPITAINE. — Parce que vous ne voulez pas admettre la chose. C'est ennuyeux pour vous, c'est vexant... Mais oui, vous croyez que je suis venu pour vous raconter des histoires... sur la nature desquelles je n'ai pas besoin d'insister. C'est normal que vous vous soyez dit : « Tiens, voilà un garçon qui cherche à faire entendre son argumentation »... Seulement, il s'agit d'autre chose.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous assure...

LE CAPITAINE. — Vous êtes là, devant moi, dressée comme un cobra...

JEANNE-FRANÇOISE. — Laissez-moi.

LE CAPITAINE. — Vous me mettez dans une position ridicule... Et vous aussi. Ne soyez donc pas ainsi sur vos gardes.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne suis pas du tout sur mes gardes.

LE CAPITAINE. — Evidemment, vous ne pouvez pas répondre autre chose. Quand une femme avoue qu'elle est sur ses gardes, c'est qu'elle ne s'y tient plus. Inutile d'y accorder crédit. Par exemple quand elle répond qu'elle n'est pas sur ses gardes, c'est le contraire, elle y est.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous êtes magistral.

LE CAPITAINE. — N'est-ce pas ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous auriez dû écrire des romans.

LE CAPITAINE. — Je peux m'y mettre. Actuellement, cela ne me tente pas beaucoup, mais plus tard... Le tout est de s'y coller. C'est que j'en sais des choses, et dans tous les domaines... Militaire, politique, sentimental... J'en ai vu ! Et j'en ai vécu ! Ah, madame, le cœur qui bat là est un vieux cœur vaillant et couturé... Vous avez raison, je vais raconter tout cela.

JEANNE-FRANÇOISE. — Pas ce soir.

LE CAPITAINE. — Ce serait trop long. C'est dommage, cela vous aurait plu, et édifiée. Rien qu'avec des histoires vraiment arrivées, des histoires vécues, je peux éclipser tous les professionnels de la psychologie. Sur le plan de l'expérience, j'en connais un bout.

JEANNE-FRANÇOISE, *elle rit.* — Et sur le plan de la modestie ?

LE CAPITAINE. — Vous vous moquez de moi ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous m'avez fait rire.

LE CAPITAINE. — Je le vois... Et pourquoi croyez-vous que je vous disais toutes ces idioties, pourquoi croyez-vous que je faisais l'idiot ? Vous avez ri, madame. Je voulais vous faire rire. Vous avez ri. J'ai eu de vous ce que je voulais.

JEANNE-FRANÇOISE, *gênée.* — Alors... *(Faisant tête :)* Sur ce succès, vous pouvez me laisser.

LE CAPITAINE. — Dans un instant. Je dois vous dire ce que j'étais venu vous dire.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ah non ! Vous avez eu votre succès, ne manquez pas de tact.

LE CAPITAINE. — Mais c'est que j'en ai trop... vérité, madame, je suis un salaud. Oui, un aud !

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous êtes le plus fort, ysiquement. Je vous laisse la place.

LE CAPITAINE. — Ma mission auprès de vous ait une mission de salaud...

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous assure, capiine : ce que vous me dites maintenant n'a s plus de sens pour moi que ce que vous me siez tout à l'heure.

LE CAPITAINE. — Vous pensez que j'essaye ie autre tactique, que je vous joue un tour ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Jeu ou pas jeu, stragie ou pas stratégie, j'en ai assez et je trouve ès pénible d'avoir à vous supporter plus ngtemps.

LE CAPITAINE. — Quand je me suis présenté vous, à Matahuesco, je vous ai exprimé les xcuses du Ministère et je vous ai communiqué décision des autorités qui mettaient des oitures militaires à votre disposition. Je vous dit que les autorités voulaient seulement ciliter votre voyage et que vous pouviez vous ndre où vous vouliez. Vous pouviez partir our Puerto-Pelo et vous y embarquer à destiation de votre pays, je vous aurais aussi bien ccompagnées. Si vous vouliez reveniir ici, était pareil. Je garantissais votre sécurité et otre confort. Vous étiez maîtresse de votre hoix.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mais, capitaine, je ais tout cela.

LE CAPITAINE. — Vous êtes encore convaincue ue vous étiez libre de quitter notre pays ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne vois pas ourquoi vous insistez avec tant de solennité ur des choses qui se sont passées il y a trois ours et dont je me souviens aussi bien que ous.

LE CAPITAINE. — Ce qui s'est passé il y a rois jours était très différent de ce que vous vez cru, de ce que vous croyez encore. Il allait que vous décidiez de revenir ici.

JEANNE-FRANÇOISE. — Il fallait ?

LE CAPITAINE. — Il fallait que vous reveniez.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vois.

LE CAPITAINE. — Plutôt de votre plein gré.

JEANNE-FRANÇOISE. — Oui, oui, je vois...

LE CAPITAINE. — Toutes les façons de ersuader étaient permises.

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous voulions revenir. Nous sommes revenues. Vous n'y êtes pour ien.

LE CAPITAINE. — Quand je me suis rendu à Matahuesco, ma mission était de vous tromper, sinon de vous contraindre.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mais puisque vous n'avez eu à faire ni l'un, ni l'autre.

LE CAPITAINE. — J'y étais prêt.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tout cela ne regarde que vous.

LE CAPITAINE. — Avant de nous mettre en route vous m'avez tout de même demandé si tout allait bien ici. Je vous ai affirmé que oui.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mais tout va très bien ! Non ?

LE CAPITAINE. — Au moment où je vous répondais, je n'en savais rien. Même si j'avais su que tout allait très mal, je vous aurais dit que tout allait très bien.

JEANNE-FRANÇOISE. — Et vous êtes resté ici pour me faire part de vos scrupules ? Certainement, ils vous honorent.

LE CAPITAINE. — Ne me parlez pas comme à un boy-scout. S'il n'y avait que mes scrupules, je m'en serais très bien arrangé tout seul. Mais il y a ce qui vous concerne. Je peux faire quelque chose pour vous et que cela vous plaise ou non, il faut que je le fasse. *(Il prend des feuillets dans sa poche.)* Il n'est pas pressé d'apporter de la lumière, votre bon D... de camérier.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ne jurez pas.

LE CAPITAINE. — Je dois vous montrer trois ou quatre choses. Des consignes dont j'aurais mieux fait de vous parler déjà.

JEANNE-FRANÇOISE. — Des consignes ?

LE CAPITAINE. — Le mot ne vous plaît pas ?... C'est cependant celui qui convient à ces documents que je devais remettre à la municipalité de cette ville...

JEANNE-FRANÇOISE. — Et qui me concernent ?

LE CAPITAINE. — Je vous l'ai dit.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous auriez pu aller tout de suite au fait.

LE CAPITAINE. — Vous ne m'en avez pas laissé la possibilité.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous trouvais inquiétant.

LE CAPITAINE. — Je voudrais que vous n'ayez pas d'autres sujets d'inquiétude que moi.

JEANNE-FRANÇOISE. — Si vous n'en êtes plus un, je n'en ai pas d'autre... *(Devançant ce qu'il va dire :)* Accordez moi un instant. Je dois rendre cette robe à la personne qui me l'a prêtée. Je vais me changer. Je n'en ai que pour quelques miniutes.

LE CAPITAINE, *allant vers la porte.* — Je ne suis pas pressé... *(A la porte avant de l'ouvrir :)* Dites-moi, l'histoire de samedi ? Il y avait vraiment un gars ici ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous savez bien que non... Mais il aurait pu y en avoir un. Je ne pourrais pas ne pas cacher un homme qui fuit la police ou la foule. J'ai toujours eu horreur des hommes qui se mettent à dix pour en courser un qui est tout seul.

LE CAPITAINE. — Les gens l'avaient senti. Il a suffi d'une rumeur, et ils l'ont cru, de bonne foi.

JEANNE-FRANÇOISE. — Peu importe ce qu'ils ont cru, puisque le fait aurait pu être exact.

LE CAPITAINE. — Vous avez l'esprit large ! Vous auriez pu être tuées.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mieux aurait valu, que d'être rendues ridicules... Que nous a-t-on fait ? Une de ces choses dont les gens sont obligés de rire. Sauf nous. Evidemment, on ne nous demande pas d'en rire aussi, mais si nous voulions empêcher les gens d'en rire, ils en riraient encore plus, et d'ailleurs c'est drôle, c'est tout le contraire d'une tragédie... On nous a promenées à travers la ville, toutes nues, à califourchon sur des ânes. Et alors ? C'est un risque professionnel ! C'est un accident du

métier. *(Il va au fond.)* Je suis tout de suite prête... *(Le Capitaine sort, ferme la porte. Jeanne-Françoise retire d'abord le foulard qu'elle portait sur la tête et découvre ses cheveux coupés courts et sans apprêt. Puis, sa robe. Elle est ainsi en jupon, un long jupon de tissu blanc, le buste nu, le dos au public. Puis elle prend dans le coffre un vêtement qu'elle met en un seul mouvement, puis une coiffure qu'elle dispose d'un geste aussi simple. Autour de sa taille elle met une ceinture formée de grains semblables à ceux d'un gros rosaire dépourvu de croix. Elle se retourne. De face, elle révèle son nouveau costume qui est celui d'une religieuse. Pour le détail, le costume est d'un ordre missionnaire, très voisin du costume traditionnel, simplifié pour la Mission. Le voile encadre strictement le visage. On frappe à la porte.)* C'est toi, Dondine ?

DONDINE, *à travers la porte.* — Je suis votre serviteur.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu peux entrer.

SCENE VI

JEANNE-FRANÇOISE, DONDINE, PUIS LE CAPITAINE

Entre Dondine avec une de ces lampes qui ressemblent à des braseros et qu'on pose sur le sol.

JEANNE-FRANÇOISE. — Fais entrer le Capitaine. *(Un temps. Réflexe désapprobateur de Dondine.)* ...Je te demande de le faire entrer.

DONDINE, *allant au fond avec mauvaise grâce.* — Et moi ? Qu'est-ce que je fais ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Ce que je t'ai dit.

Dondine sort, reparaît pour introduire le Capitaine et s'en va fermant la porte.

SCENE VII

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE

LE CAPITAINE, *bien que le costume de Jeanne-Françoise ne le surprenne pas, il en a un choc.* — Je ne savais pas qu'on en était encore ici à un système d'éclairage aussi primitif. Je l'ai connu dans mon enfance. Je croyais qu'on ne le trouvait plus que dans les campagnes les plus reculées.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ici, tout le monde a l'électricité, sauf nous... Maintenant, je vous écoute. *(Avec simplicité :)* Vous savez, je suis craiment contente d'être rentrée. *(Et sans s'apercevoir du malaise du Capitaine.)* ...Je n'ai pas été longue ?

LE CAPITAINE, *d'une voix sourde.* — Pas du tout... *(Un temps.)* C'est votre uniforme ?

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est le costume de mon ordre... Alors ? Je ne veux pas vous retenir trop tard... Je vous écoute.

LE CAPITAINE, *avec effort, hostile.* — Il s'agit de plusieurs choses. La première est assez simple. Je n'ai pas besoin de vous lire le texte qui s'y rapporte. Il y a toute une phraséologie administrative qui n'a pas d'objet, au moins ici. Il est question de vous. Vous n'êtes pas désignée d'une façon précise par votre nom, mais il s'agit de vous puisque la personne visée est celle qui dirige l'établissement. En fait, les gens qui ont rédigé ces pièces ignorent votre titre exact, je l'ignore d'ailleurs aussi. Je vous résume la chose : on vous demande une plus grande compréhension des circonstances.

JEANNE-FRANÇOISE. — Quelles circonstances ?

LE CAPITAINE. — C'est votre activité qui est en cause. Les autorités assurent le maintien de l'ordre et de la liberté, ne compliquez pas leur tâche.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ce n'est pas notre habitude.

LE CAPITAINE. — Le conseil vous est donné officieusement. Ce peuple a droit à la paix intérieure. Les autorités de ce pays ont un but : la maintenir.

JEANNE-FRANÇOISE. — S'il n'y a que nous pour la troubler...

LE CAPITAINE. — Vous m'avez tenu tout à l'heure des propos qui pourraient être interprétés dans un sens absolument opposé. Ce qui s'est passé samedi vous inflige un démenti.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est trop fort pour être de l'hypocrisie.

LE CAPITAINE. — En effet, madame, ce n'en est pas...

JEANNE-FRANÇOISE. — Si j'ai bien compris, cette consigne n'est pas la seule. Pouvez-vous me communiquer les autres ?

LE CAPITAINE. — La plus importante concerne votre personnel étranger.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mon personnel ?

LE CAPITAINE. — Votre majordome est à part. Il s'agit du personnel considéré comme confessionnel : de vos compatriotes, de ces dames. On doit leur donner communication d'une loi ou plutôt d'un article d'une loi consacrée à la liberté individuelle. Cet article vise leur condition.

JEANNE-FRANÇOISE. — Qu'entendez-vous par là ?

LE CAPITAINE. — Je suis un soldat, moi, pas un juriste. Ce qu'on doit faire savoir à ces dames c'est qu'elles sont libres de quitter cette maison s'il leur plaît et de la quitter quand il leur plaît.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mes sœurs sont libres. Elles le savent et n'ont pas besoin de votre loi.

LE CAPITAINE. — Je le crois, madame, puisque vous me le dites, mais le gouvernement de ce pays estime avoir une tâche à remplir à l'égard de tous ceux qui se trouvent sur son territoire. Comme je compte partir demain matin, dès qu'il fera jour, je vous serais très reconnaissant de réunir ces dames pour que je leur donne lecture de ce qu'on a estimé susceptible de les intéresser.

JEANNE-FRANÇOISE. — Cette lecture est sans intérêt. Je lui trouve même un caractère déplaisant. Elle n'aura pas lieu.

LE CAPITAINE. — Je dois m'acquitter de ma mission.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous ne craignez pas le ridicule.

LE CAPITAINE. — Il ne tue pas les militaires.

JEANNE-FRANÇOISE. — Hélas !

LE CAPITAINE. — Peut-être pourrais-je vous lire ce texte qui vous agite tant...

JEANNE-FRANÇOISE. — Il ne m'agite en rien, je l'ignore... Et puis vous n'y voyez pas.

LE CAPITAINE. — J'y vois tout de même un peu... Entre parenthèses, si vous voulez un avis qui n'a rien d'officiel, voilà bien un de ces détails qui n'ont l'air de rien mais par lesquels vous devez choquer les gens, leur paraître bizarre. Pour eux, l'électricité est une merveille, et vous, vous la méprisez... C'est une affectation qui dépasse certainement le sens que vous devez lui donner.

JEANNE-FRANÇOISE. — Une affectation ?

LE CAPITAINE. — J'ai eu tort de dire affectation, peut-être est-ce sincère mais c'est en tout cas une conséquence de l'esprit de pénitence ? La permanente hostilité au progrès !

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous n'avons pas fait installer l'électricité parce que nous n'avons pas d'argent.

LE CAPITAINE. — Non ?

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est à dire que nous en avons, plus ou moins, cela dépend, mais nous en avons toujours besoin pour autre chose. Il y a trop de pauvres.

LE CAPITAINE. — Ici ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Partout. Et pour nous, ici, oui.

LE CAPITAINE. — Pour la reconnaissance qu'ils vous en ont !

JEANNE-FRANÇOISE. — Il ne s'agit pas de reconnaissance, mais de misère. Je ne trouve pas que les malheureux doivent être reconnaissants de ce qu'on fait pour eux... Sans la misère, nous n'aurions aucune raison d'être ici.

LE CAPITAINE. — La misère est donc votre raison d'être ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Comme la guerre est la raison d'être du militaire.

LE CAPITAINE. — Pardon, le militaire prépare la guerre mais jamais les armées ne sont aussi belles qu'en temps de paix. En temps de guerre, le militaire met partout la pagaye. La raison d'être du militaire, c'est la paix. Au contraire, la misère travaille pour vous ! Elle vous fournit une clientèle. Quoique, pour l'instant, vous ne paraissiez guère encombrée.

JEANNE-FRANÇOISE. — Depuis que votre gouvernement a interdit la célébration des cultes, les gens nous évitent.

LE CAPITAINE. — C'est bien normal.

JEANNE-FRANÇOISE. — Pas du tout ! Nous ne nous occupons pas de religion. Nous avons notre religion, mais nous ne faisons rien pour la répandre. Quand on veut aider les pauvres on a autre chose à faire que les convertir.

LE CAPITAINE. — La charité est une propagande à grand rendement.

JEANNE-FRANÇOISE. — Et c'est ce que je fais.

LE CAPITAINE. — Je ne dís pas cela.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est exactement l'activité que vous me prêtez...

LE CAPITAINE, *il hésite puis opte pour la brutalité.* — En tout cas elle est sans objet : vous n'avez plus de clients.

JEANNE-FRANÇOISE. — On a rassemblé tous les hommes qui n'avaient aucun moyen de gagner leur vie. A coups de trique, après leur avoir fait des promesses impossibles à tenir ! Maintenant, ils travaillent aux routes.

LE CAPITAINE. — Ils travaillent, ils ne sont plus des pauvres.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ils sont malheureux.

LE CAPITAINE. — Se plaignent-ils ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Des siècles d'esclavage les ont réduits au silence. C'est en silence que nous les aidons.

LE CAPITAINE. — Cela suffit à expliquer l'attitude des autorités.

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous avons le beau rôle ?... Vous ne l'avez pas dit ?

LE CAPITAINE. — Beau ? Facile. Il y a des gens qui n'auraient jamais pensé que leur sort est malheureux. Vous leur collez le nez dessus. Vous les trustez et avec quel arsenal : résignation, abnégation, mortification et quand on vous prend sur le fait, vous jouez les victimes !

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne crois pas que vous puissiez dire cela.

LE CAPITAINE. — Je voudrais que vous vous voyiez telle que vous êtes, seule, plus que seule, abandonnée dans cette maison écrasante qui a dû être léguée à votre confrérie par un cagot à particule et à blason. Il ne manque pas chez nous de descendants d'anciennes familles qui mènent des existences faméliques dans des maisons comme celle-ci, qui ont été somptueuses du temps des vice-rois. Ils ne les entretiennent pas mieux que vous. On n'y respire quand même pas cette atmosphère d'abandon offensif. Eux, d'abord, s'ils sont pauvres, ce n'est sûrement pas qu'ils l'ont voulu. Vous, votre renoncement est une leçon. Entre ces murs qui n'ont pas l'air encore assez nus pour votre goût, vous poursuivez une besogne qui a bizarrement pour résultat d'entretenir une haine qui date de plusieurs siècles, qui vous cerne et qui n'est pas votre faute, je le sais, mais ce n'est pas ma faute non plus s'il y a eu l'Inquisition.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ni les croisades ! Cette haine est sans objet.

LE CAPITAINE. — Chacun vit comme il veut. Pour une démonstration de l'esprit de pénitence, vous avez là un ring de championnat... Ici l'on opte pour le néant. Vous devriez faire visiter.

JEANNE-FRANÇOISE. — On entre ici sans ma permission, vous savez. Samedi dernier, la foule. Aujourd'hui, vous. Vous vous en irez comme elle s'en est allée.

LE CAPITAINE. — C'est à voir.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous deviez m'aider, n'est-ce pas ?

LE CAPITAINE. — Oui.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous avez manqué de persévérance.

LE CAPITAINE. — Vous me prenez pour un enfant de chœur ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Plutôt pour un mufle !

LE CAPITAINE. — Mais je suis un mufle !... Et je le reste. Et je reste ici. Vous y vivez bien... Je pourrais me délivrer un billet de logement... A condition qu'il y ait un lit, ou une

paillasse. A propos : « Capitaine, cette pièce est ma chambre... Capitaine, je ne reçois pas de visites dans ma chambre... » Vous vous êtes moquée de moi ? Vous devez bien dormir quelque part ?... C'est une questioon qui peut se poser. Non ?... Vous n'avez pas l'esprit mal tourné au point que le mot « lit » vous paraisse indécent... Je ne pense pas que vous couchiez par terre. A moins que Votre Sainteté, affranchie des lois de la pesanteur, fasse de la lévitation ? Pourquoi pas ? Un petit coup de talon sur le sol et vous voilà montant comme une bulle ? Vous vous arrêtez à l'entresol et vous vous allongez sur un matelas de vide...

Il éclate de rire.

JEANNE-FRANÇOISE. — Imbécile !

LE CAPITAINE, *dans un mouvement de fureur.* — Est-ce que vous voulez me répondre oui ou non ?

JEANNE-FRANÇOISE, *elle a un sursaut de frayeur, se domine et méprisante, sous l'effet de sa frayeur quand même, répond désignant le coffre où elle a pris sa robe.* — Je dors là... Vous voilà renseigné. *(Un temps.)*

LE CAPITAINE, *d'abord stupéfait.* — Sur ce monument ?... *(Se reprenant :)* Entre nous, cela n'a rien de vraiment terrible. Les soldats punis de salle de police en font autant. Et aussi les voyageurs de troisième classe, s'ils peuvent occuper toute une banquette ! On serait bien reçu si on venait leur dire qu'en couchant sur une planche ils accomplissent une action pleine de grandeur. Mais pourquoi pas ? C'en est bien une pour vous ! Où cela vous mène-t-il ? J'essaye de rire, mais je n'y parviens pas. Je ne peux pas ne pas penser aux nuits que vous avez passées là et aux autres nuits qui vous attendent et que vous passerez sur votre planche, jusqu'à la dernière où vous n'en aurez plus une mais quatre... Celles-là peut-être ? Est-ce dans ce coffre que vous irez enfin vous reposer d'une vie où vous n'aurez rien fait que vous acharner contre vous ? Non, je ne peux pas en rire... Quel destin ! J'en ai le cœur serré.

On frappe deux fois à la porte.

JEANNE-FRANÇOISE. — Entrez !

Entre Dondine.

SCENE VIII

LES MÊMES, DONDINE

DONDINE. — Ma Mère, je dois vous dire...

JEANNE-FRANÇOISE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

DONDINE. — Ma Mère, il faut que je vous dise...

JEANNE-FRANÇOISE. — Mais dis-le... *(Un temps.)* Tu as quelque chose à me dire ?

DONDINE. — Mais, ma Mère...

Le Capitaine affecte de ne pas s'apercevoir que sa présence gêne Dondine.

JEANNE-FRANÇOISE, *à Dondine.* — Tu sa que cette maison n'a pas de secrets...

DONDINE. — Bien sûr...

JEANNE-FRANÇOISE. — De quoi s'agit-il ?

DONDINE. — Ma Mère, c'est avec votre sœ Jean de la Croix.

JEANNE-FRANÇOISE. — Qu'y a-t-il avec n sœur Jean de la Croix.

Le Capitaine, glacial, allume un aut cigare exactement comme il a fait to à l'heure.

DONDINE. — Je l'ai cherchée partout, m Mère... partout... Si je dis que je l'ai cherch partout c'est que je l'ai vraiment fait.

JEANNE-FRANÇOISE. — Elle n'est pas ici !

DONDINE. — Ma Mère ! Je suis monté, comm vous m'en aviez donné l'ordre. Ces dam avaient plié leurs toilettes, chacune devant porte sur une chaise. J'ai dit que je les prena comme vous me l'aviez ordonné. J'ai dit : « M Sœur, je collecte votre toilette... Ma Sœur, collecte votre toilette. » Mais il n'y avait rie devant la porte de sœur Jean de la Croix C'était bien étonnant. J'ai frappé. Une foi une fois, une fois encore... Vos autres sœur elles m'ont entendu, elles sont sorties de leu chambre, elles m'ont demandé pourquoi frappais et elles ont frappé aussi à la por de la sœur Jean de la Croix, et puis appel et puis entré parce que rien, personne n'ava répondu. Sœur Jean de la Croix n'était pa dans sa chambre, elle n'y était même pa venue...

JEANNE-FRANÇOISE. — Comment le sais-tu

DONDINE. — Vos sœurs l'ont bien vu, m Mère. Elle n'était même pas venue pour chang sa robe. Ces dames ont regardé dans le coff de sœur Jean. Elles ont trouvé sa vieille rob la sienne. Alors, je l'ai cherchée...

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu l'as déjà dit.

DONDINE. — Bien sûr, elle n'a pas dispar sans rien sur le dos. Elle ne pouvait pas.

LE CAPITAINE, *amusé.* — C'est l'évidenc même.

JEANNE-FRANÇOISE. — Pourquoi dis-tu qu ma sœur Jean ne pouvait pas disparaître Pourquoi disparaître ? Pourquoi dis-tu qu'el a disparu ?

DONDINE. — Parce que ça me gêne moi que de dire qu'elle est partie.

JEANNE-FRANÇOISE. — Partie ? Elle n'est p là. Elle est sortie.

DONDINE. — Pour ça oui, ma Mère, oui sûr ment, elle est sortie. Je l'ai cherchée mais el n'était pas là parce qu'elle est sortie... Par porte. C'est simple. Elle est sortie, la sœur Jea de la Croix, et si elle n'a pas mis son uniform c'est qu'elle a préféré sortir en civil.

LE CAPITAINE. — Ce n'est pas plus co pliqué...

JEANNE-FRANÇOISE, *prenant la robe sur coffre sans être vue du Capitaine.* — Vien Dondine.

Elle sort, suivie de Dondine.

RIDEAU

ACTE II

La nuit envahit la pièce d'une clarté bleue, et si vive que la lumière de la lampe s'en trouve à peu près effacée. On entend la musique qui vient du bal dans la ville.

SCENE I

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE

Au lever du rideau, le Capitaine est seul en scène. Il ne fume plus, va, vient, puis tire de sa poche un cigare, l'y remet après s'être disposé à l'allumer, va vers la grille, regarde au dehors, revient vers le coffre. Un instant, il paraît hésiter à l'ouvrir, revient vers la grille et tourne le dos à la porte du fond quand elle s'ouvre sur Jeanne-Françoise qui entre.

LE CAPITAINE. — Je suis encore là... *(Silence.)* Je ne peux pas me décider à rejoindre mes hommes... Ce n'est pas tant une nuit en cantonnement...

JEANNE-FRANÇOISE. — Une fin de nuit...

LE CAPITAINE. — Même une fin de nuit...

JEANNE-FRANÇOISE, *indifférente, occupée d'autre chose.* — Si vous voulez rester, restez...

LE CAPITAINE. — Il y a aussi l'absence de cette dame, elle m'ennuie...

JEANNE-FRANÇOISE. — Je me demande pourquoi...

LE CAPITAINE. — Elle est insolite, anormale.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous n'avez aucun souci à vous faire à ce sujet...

LE CAPITAINE. — Cette personne descend d'automobile en même temps que nous. Il lui reste à parcourir, comme à nous et avec nous cinquante mètres, la longueur de la cour. Pendant que nous la traversons, elle disparaît.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ma sœur Jean de la Croix n'est pas rentrée. Ou bien elle est entrée et elle est ressortie aussitôt. Personne ne l'a vue. Voilà tout.

LE CAPITAINE. — Quand votre majordome est venu pour vous annoncer cette nouvelle, il était bouleversé. Et je vous ai vue, vous...

JEANNE-FRANÇOISE. — Sur le moment, oui, j'ai été surprise.

LE CAPITAINE. — Et maintenant que cette absence se prolonge, elle ne vous surprend plus ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne sais pas.

LE CAPITAINE. — Cette dame peut avoir eu un accident... *(Silence nettement négatif de Jeanne-Françoise.)* Non ? Qu'en savez-vous ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Si elle avait eu un accident, il est probable que nous l'aurions vu... et si nous ne l'avions pas vu, on nous aurait prévenus.

LE CAPITAINE. — Qui ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Des voisins.

LE CAPITAINE. — Vous comptez sur eux ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Tous ne sont pas hostiles tout le temps.

LE CAPITAINE. — Elle est Française ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous le sommes toutes.

LE CAPITAINE. — De Paris ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Pas toutes.

LE CAPITAINE. — De Paris et de la *provence* ?

JEANNE-FRANÇOISE. — *Vince.*

LE CAPITAINE. — Vince ?

JEANNE-FRANÇOISE. — La province.

LE CAPITAINE. — Ah oui ! la province... Bordeaux, Marseille, Reims, Liège, Cologne... Dites-moi, quand nous sommes arrivés, il y avait des gens dans la cour.

JEANNE-FRANÇOISE, *après un court silence.* — Vous connaissez la France ?

LE CAPITAINE. — Non... *(Se ravisant :)* Si... si, si... *(Se ravisant de nouveau :)* C'est à dire que j'y suis allé, presque.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous avez changé d'avis en cours de route ?

LE CAPITAINE. — Non... J'ai pris le bateau à Puerto-Pelo... A ce moment-là on ne pouvait se rendre en France ou en Europe que par le bateau. Les hommes qui avaient traversé l'océan en avion se comptaient sur les doigts d'une seule main, moins le pouce. Je venais d'être nommé lieutenant, j'avais un peu plus de vingt ans, d'excellentes notes, un brillant avenir et mon père était ministre. Le gouvernement a décidé d'envoyer en France une mission militaire. Elle devait voir ce qui se faisait de neuf dans l'armement et tâcher de conclure un accord pour renouveler l'équipement de nos troupes. J'ai été désigné pour en faire partie. Je me suis donc embarqué avec les autres membres de la mission mais je suis descendu en route.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous êtes tombé à l'eau ?

LE CAPITAINE. — Non... Quand on arrive en Europe, il y a une première escale avant Bordeaux, c'est Lisbonne. J'y ai débarqué.

JEANNE-FRANÇOISE. — Et pas tout seul ?

LE CAPITAINE. — Tiens ! Vous l'avez deviné ?

JEANNE-FRANÇOISE. — C'était enfantin.

LE CAPITAINE. — Vous êtes indulgente.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'était enfantin à deviner.

LE CAPITAINE. — Ah ?... Enfin, voilà comment je suis allé, presque, en France. Pendant que je demeurais à Lisbonne, la mission a accompli son travail à Paris et elle est rentrée ici. Sans moi. Je suis rentré un peu plus tard.

JEANNE-FRANÇOISE. — Et tout seul.

LE CAPITAINE. — Bien entendu.

JEANNE-FRANÇOISE. — On vous a reçu avec les honneurs de la guerre ?

LE CAPITAINE. — Non... D'autant plus que mon père n'était plus ministre. Evidemment, c'est ici comme partout, un père qui a été ministre est quand même plus utile qu'un père qui ne l'a jamais été. On a arrangé l'affaire... En vérité, on n'arrange jamais rien. L'affaire n'a pas eu de suite, mais vous en voyez devant vous le résultat en chair et en galons. Je suis un capitaine assez avancé en âge. Je suis un vieux capitaine. Quand on est un vieux capitaine, on est trop vieux pour tous les autres grades. Je n'irai pas plus haut dans la hiérarchie militaire...

JEANNE-FRANÇOISE, *affectant l'attention.* — Et c'est ennuyeux ?

LE CAPITAINE. — Ennuyeux ?... Dans toutes les armées du monde, un capitaine de mon âge est un abruti ou un type qui a eu des histoires. Je m'en moquais pas mal... Enfin, je croyais m'en moquer. Mais l'autre jour, à Matahuesco, quand je me suis présenté à vous, je me suis brusquement vu comme vous pouviez me voir. L'instant d'avant, je n'y avais jamais pensé et brusquement je me suis senti usé, mité...

JEANNE-FRANÇOISE. — Mais c'est idiot... Vous ne m'avez pas du tout fait cette impression-là... *(Elle est soudainement embarrassée comme un propos de ce genre embarrasserait n'importe quelle femme. Simple en apparence, il mène on ne sait où, trop personnel.)* ...C'est absolument faux...

LE CAPITAINE. — Puisque je l'éprouve, c'est au moins vrai pour moi... D'ailleurs... *(Allant au vif de ce qui l'occupe :)* Quand nous avons traversé la cour, en arrivant, il y avait trois hommes qui sortaient d'ici.

JEANNE-FRANÇOISE. — Trois hommes ?

LE CAPITAINE. — Oui... Au moment où nous passions, ils se sont dissimulés contre le mur.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je n'ai vu personne.

LE CAPITAINE. — Votre majordome ne vous en a pas parlé ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Non... Pourquoi ?

LE CAPITAINE. — Je vous assure qu'ils sortaient d'ici.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je n'ai rien remarqué.

LE CAPITAINE. — Vous pourriez interroger votre majordome ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Peut-être des camarades sont-ils passés le voir.

LE CAPITAINE. — Demandez-le lui.

JEANNE-FRANÇOISE. — D'abord je ne les ai pas vus... et si c'était cela, je ne lui en ferais pas une histoire.

LE CAPITAINE. — Si c'était cela, il les aurait raccompagnés jusqu'à la porte.

JEANNE-FRANÇOISE. — Il m'attendait ici.

LE CAPITAINE. — Justement... Il aurait dû être là.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je m'y perds.

LE CAPITAINE. — Pas moi... *(Un temps.)* Il est sorti ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Qui donc ?

LE CAPITAINE. — Votre majordome...

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous y tenez...

LE CAPITAINE. — Esprit sûr, mais un peu lent, je ne cours jamais deux lièvres à la fois... *(Silence, puis montrant le coffre :)* Comme la robe qui était là n'y est plus, je me demande si votre Dondine n'était pas allé la rapporter avec les vêtements des autres dames... Il en avait l'intention...

JEANNE-FRANÇOISE. — Il ira seulement demain. Il était déjà très tard.

LE CAPITAINE. — Peut-être aussi est-il préférable que ces affaires soient rendues toutes ensemble.

JEANNE-FRANÇOISE. — En effet.

LE CAPITAINE. — Je suis indiscret, mais je pensais que vous l'aviez peut-être chargé d'une commission en ville.

JEANNE-FRANÇOISE. — Dondine ? Vous avez besoin de lui ?

LE CAPITAINE. — Pas du tout... J'aurais seulement voulu lui parler de ces hommes.

JEANNE-FRANÇOISE. — Il est en ville, en effet, mais vous l'y trouverez facilement.

LE CAPITAINE. — Pour aller se promener, il a bien choisi son moment.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est samedi, il y a des concours, des matches, ces horreurs de combats de coqs, et pour commencer, les résultats de la Loterie... Il y a aussi un feu d'artifice...

LE CAPITAINE. — Je n'imagine pas que le feu d'artifice intéresse particulièrement M. Dondine.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est si joli... D'ici, on n'en manque pas un.

LE CAPITAINE. — Ce n'est donc pas cela qui l'attire dehors. Ni la loterie...

JEANNE-FRANÇOISE. — Pourquoi pas ?

LE CAPITAINE. — Vous lui permettez d'y jouer ?

JEANNE-FRANÇOISE. — J'y ai bien joué, moi...

LE CAPITAINE. — En France ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Non, ici, dans les premiers mois qui ont suivi mon arrivée. Je pensais que ce serait peut-être un moyen d'équilibrer notre budget.

LE CAPITAINE. — Le ministre des Finances l'avait pensé avant vous.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je me serais contentée d'un petit lot de temps en temps.

LE CAPITAINE. — Vous êtes joueuse ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Oh non !... Mais chaque fois que je passe devant les cafés où l'on suit les parties de pelote basque et que j'entends les preneurs de pari annoncer les points, je suis tentée. Tous nos ennuis d'argent pourraient être terminés.

LE CAPITAINE. — Vous pensez beaucoup à l'argent ?

JEANNE-FRANÇOISE. — J'y pense tout le temps. Comme ceux qui en manquent toujours. On ne fait pas la charité les mains vides, et elles sont toujours vides.

LE CAPITAINE. — Les gens doivent les croire toujours pleines.

JEANNE-FRANÇOISE. — Les pauvres, oui. C'est là qui est terrible.

LE CAPITAINE. — Vous ne pensez pas qu'on aurait pu attirer votre sœur Jean pour la dépouiller ?

JEANNE-FRANÇOISE. — De quoi ?

LE CAPITAINE. — De rien, mais avec l'espoir de quelque chose... Vous haussez les épaules...

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est aussi absurde que si je pensais faire fortune en vous volant votre portefeuille.

LE CAPITAINE. — J'ai l'air si miteux ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Encore ?

LE CAPITAINE. — J'ai dit miteux. Tout à l'heure j'avais dit mité.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous ai vexé ?

LE CAPITAINE, *il l'est un peu.* — Si je me vexais aussi facilement, il y a longtemps que je serais parti.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous n'êtes pas susceptible... *(Avec une vraie gentillesse car il a réagi tout net :)* Non... Si je voulais que vous vous en alliez, je vous le dirais aussi bien... Pour le temps qui reste avant ce matin...

Il ne répond pas. Un temps.

LE CAPITAINE. — Le gros lot de la Loterie est de combien en France ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne sais pas... Cinq millions peut-être ?

LE CAPITAINE. — Evidemment, le tirage a eu lieu sans tricherie. Pour établir son bilan, le ministre des Finances n'en est pas à quelques millions près.

JEANNE-FRANÇOISE. — Sûrement pas.

LE CAPITAINE. — Les Français sont riches. C'est bien connu... Vous êtes de Paris, vous, ou de la *provence ?*

JEANNE-FRANÇOISE. — *Vince.* De Paris.

LE CAPITAINE. — Il paraît que c'est vraiment très bien.

JEANNE-FRANÇOISE. — Paris ? Oui, c'est très bien.

LE CAPITAINE. — Votre famille habite Paris ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Mes parents, oui.

LE CAPITAINE. — Vous les avez toujours ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Oui.

LE CAPITAINE. — Vous êtes leur seule enfant ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Non, nous sommes deux.

LE CAPITAINE. — Deux filles ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Non, une fille et un garçon.

LE CAPITAINE. — Ils n'ont pas de chance.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mes parents ?

LE CAPITAINE. — Avec deux filles, même en vous perdant, ils en gardaient une auprès d'eux.

JEANNE-FRANÇOISE. — Peut-être se serait-elle enfuie avec un chef d'orchestre.

LE CAPITAINE. — Votre frère est l'aîné ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Non, c'est moi. Mon frère est marié, il a deux... non, trois enfants, il habite l'Afrique du Nord... Que voulez-vous savoir encore ?

LE CAPITAINE. — Je suis confus... Excusez-moi... Je ne comprends pas comment j'ai pu manquer de tact à ce point...

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous n'avez pas manqué de tact...

LE CAPITAINE. — Je vous parle de Paris, de votre famille, et je m'imagine bien que tout cela ne réveille pas en vous de trop bons souvenirs.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mais pourquoi ?

LE CAPITAINE. — Les circonstances qui vous ont amenée ici...

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous vous trompez complètement. Mon enfance a été très heureuse. J'ai été une jeune fille très heureuse. Enfin le bonheur m'a été donné de faire ma vie comme je le voulais.

LE CAPITAINE. — Vous êtes seule.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous l'êtes plus que moi.

LE CAPITAINE. — Je suis une mauvaise référence.

JEANNE-FRANÇOISE. — J'ai tous ceux que je dois aimer.

LE CAPITAINE. — Merci...

JEANNE-FRANÇOISE. — Comment y parviendrais-je sans ceux qui m'entourent, si proches, et qui sont plus ma famille qu'aucune famille : mes sœurs, Dondine, oui...

LE CAPITAINE. — Il vous est très dévoué.

JEANNE-FRANÇOISE. — Dévoué... Il est autre chose, bien plus que cela ! Il est né ici. Une des sœurs qui m'ont précédée avait recueilli sa mère. Il a toujours vécu dans cette maison. C'est un peu comme s'il se tenait entre nous et les autres avec son instinct, toujours en éveil...

LE CAPITAINE. — C'est vous qui l'avez envoyé en ville ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Non. Il voulait y aller. Il en a eu l'idée, il me l'a dit et je l'ai laissé faire.

LE CAPITAINE. — Croyez-vous qu'il y apprenne quelque chose ?

JEANNE-FRANÇOISE, *hostile.* — Sur quoi ?

LE CAPITAINE. — Vous le savez bien... Sur votre sœur Jean...

JEANNE-FRANÇOISE, *avec une impatience qui trahit l'inquiétude.* — Si c'est par politesse que vous vous croyez obligé de me parler de ma sœur Jean, vous tombez à côté... Je n'ai aucun mérite à vous tenir compagnie. Il y a des siècles que je n'ai pas eu une conversation comme celle-ci, inutile, pour rien... Mais si vous revenez sans cesse à cette histoire de ma sœur Jean... Et voilà ! J'ai dit « cette histoire de ma sœur Jean », et c'est votre faute ! Il n'y a pas d'histoire de ma sœur Jean, mais à force d'en parler vous réussirez à en faire une... Vous êtes pire que la fumée...

LE CAPITAINE. — Je vous vois inquiète.

JEANNE-FRANÇOISE, *c'est un aveu.* — Inquiète, non.

LE CAPITAINE. — Comprenez donc que votre entêtement est absurde. Il ne suffit pas de répéter qu'il n'y a pas d'histoire de votre sœur Jean pour qu'il n'y en ait pas... Depuis votre retour, la ville entière a les yeux fixés sur cette maison : tout sera bon à exploiter contre vous... S'il n'y a rien, on le provoquera. On l'a peut-être provoqué. Qui vous prouve qu'on n'a pas guetté votre arrivée et qu'on ne s'est pas servi de personnes que votre sœur Jean a aidées ou soignées pour l'attirer dans

un guet-apens. Le mot est gros, je sais, il vous agace, il est sans doute exagéré. Mais s'il ne s'agissait que de lui faire une mauvaise farce, c'est trop. Une mauvaise farce peut entraîner très loin...

JEANNE-FRANÇOISE. — Ma sœur Jean n'est plus une enfant.

LE CAPITAINE. — Bien d'autres qu'un enfant pourraient se trouver démontés, brisés, au sortir d'une épreuve comme celle que vous avez subie.

JEANNE-FRANÇOISE. — Pas ma sœur Jean.

LE CAPITAINE. — N'est-il pas possible qu'au moment de rentrer ici, dans cette maison, après ce qui s'y était passé et à l'idée de ce qui peut vous y attendre, elle ait cédé à un mouvement de dépression... de panique ? Peut-être a-t-elle eu tout simplement un coup de cafard.

JEANNE-FRANÇOISE, *amusée et distante.* — Un coup de cafard... Non, capitaine, pas chez nous.

LE CAPITAINE. — Pas votre sœur Jean ! Pas chez vous... Il s'est tout de même passé quelque chose.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous avez d'autres suggestions ? D'autres hypothèses ?

LE CAPITAINE. — Celle que je viens de vous exposer aurait été la plus rassurante. Vous l'avez rejetée. A la réflexion, elle reste pour moi la plus vraisemblable... Ce serait aussi la plus souhaitable. Si cette personne a eu un moment d'égarement, dès qu'elle se sera ressaisie, elle reviendra ne sachant pas bien ce qui lui est arrivé... mais elle reviendra. Ça arrangerait tout.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous disiez tout à l'heure que rien ne s'arrange.

LE CAPITAINE. — Dans l'immédiat, si... et si rien ne s'est produit de particulièrement regrettable.

JEANNE-FRANÇOISE. — Chez nous, capitaine, les choses ne sont pas si compliquées. Chez nous, c'est cela... *(Elle ouvre largement les bras :)* ou c'est cela... *(Elle les croise : fermés.)* Jamais cela...

Elle les tient dans la position intermédiaire.

LE CAPITAINE. — Cette façon de considérer le monde me paraît un peu sommaire.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est la nôtre et nous la trouvons bonne.

LE CAPITAINE. — Je doute qu'elle vous serve beaucoup dans la situation où vous êtes.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je m'y tiendrai.

LE CAPITAINE. — Je ne vois pas qu'elle s'oppose à ce que vous acceptiez mon aide.

JEANNE-FRANÇOISE. — En quoi pouvez-vous m'aider ?

LE CAPITAINE. — Il s'agit d'éviter le scandale. Peut-être est-ce possible en agissant tout de suite. Si vous attendez, la chose sera connue de toute la ville et, de toute façon, il viendra bien un moment où vous serez obligée d'alerter la police, votre sœur Jean aura disparu, que vous le vouliez ou non... Préférez-vous que je vous aide ou préférez-vous avoir affaire à ces messieurs de la police ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Il ne s'agit pas de ce que je préfère...

LE CAPITAINE. — Si, pour quelques heures encore. Vous avez le choix. Si vous me mettez en mesure d'agir, je peux, peut-être, probablement même, retrouver votre sœur Jean.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous ?

LE CAPITAINE. — Je suis tout de même aussi capable qu'un policier.

JEANNE-FRANÇOISE. — Que peut vous faire où se trouve ma sœur Jean ? Vous vous en moquez bien...

LE CAPITAINE. — Vous n'avez pas le droit de dire cela... Et puis, si je le fais pour vous, qu'est-ce que ça change ?...

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne veux rien de vous.

LE CAPITAINE. — Vous n'êtes pas seule en cause. Il s'agit de votre sœur Jean, de ces dames, de cette maison dont vous êtes responsable.

JEANNE-FRANÇOISE. — Non.

LE CAPITAINE. — Comment non ? Vous savez ce que peut vous coûter une histoire pareille, oui, une histoire...

JEANNE-FRANÇOISE. — Une histoire, j'ai bien compris...

LE CAPITAINE. — Et vous dites non ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je dis non.

LE CAPITAINE. — Vous pouvez tout de même me dire pourquoi ?... Non ? Parce que vous m'avez déjà dit non ? Mais vous m'avez déjà dit non parce que quoi ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Parce que vous.

LE CAPITAINE. — Pour quel homme me prenez-vous donc ? Vous ne me parleriez pas autrement si vous me surpreniez en train d'accomplir un acte ignoble, déshonorant. Qu'ai-je fait ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Oh, rien d'affreux, et je ne vous en veux même pas. Mais vous mentez.

LE CAPITAINE. — Je mens ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Et vous ne pouvez pas faire autrement, je le comprends très bien. Oui, je le comprends mais je ne peux pas l'accepter. Je ne peux pas accepter ce qui vous fait agir. Vous le dissimulez sous un prétexte, le sort de ma sœur Jean vous est complètement indifférent.

LE CAPITAINE. — Tout de même non.

JEANNE-FRANÇOISE. — Si, c'est un moyen. Et ce que vous cachez m'oppresse, me fait honte.

LE CAPITAINE. — Voulez-vous une preuve de ma sincérité ? Une preuve que vous ne pourrez pas mettre en doute ?

JEANNE-FRANÇOISE. — La meilleure que vous puissiez me donner est de rejoindre vos hommes.

LE CAPITAINE. — C'est justement cela.

JEANNE-FRANÇOISE. — Eh bien !... Je vous en remercie... Oui, vraiment.

LE CAPITAINE. — Vous acceptez ma parole ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je n'en ai pas besoin.

LE CAPITAINE. — Si je vous la donne, vous l'acceptez ?

JEANNE-FRANÇOISE. — En ce moment, oui.

LE CAPITAINE. — Eh bien ! je vous donne ma parole que dès que vous serez fixée sur le sort de votre sœur Jean — grâce à moi ou non — dès que nous saurons la cause de son absence

enfin, dès qu'il n'y aura plus de mystère de votre sœur Jean, à l'instant même, je fais demi-tour, je sors de votre vie et je rentre dans le néant...

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous voulez dire que vous ne partez plus tout à l'heure.

LE CAPITAINE. — Il n'en est pas question.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous l'aviez affirmé.

LE CAPITAINE. — Affirmé... Je l'avais dit et j'en avais bien l'intention. Mais ce qui s'est passé depuis...

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous ne l'avez su que par hasard.

LE CAPITAINE. — Le fait est là que je le sais... En conscience, je ne puis m'en aller sans avoir accompli ma mission.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous n'êtes pas fier !

LE CAPITAINE. — Comment ? Je devais vous accompagner jusqu'ici... L'une d'entre vous n'est pas là... Tant qu'elle n'est pas là...

JEANNE-FRANÇOISE. — Ainsi, c'est ce que vous avez trouvé...

LE CAPITAINE. — Trouvé, je n'ai rien trouvé... Je n'y suis pour rien...

JEANNE-FRANÇOISE. — J'ai plus de dégoût pour moi d'avoir pu cesser un instant de me méfier de vous que pour vous d'être ce que vous êtes. Pourquoi restez-vous ? *(Le Capitaine ne répond pas.)* Je sortirai de ce mensonge ! Pourquoi restez-vous ?

LE CAPITAINE. — J'ai bien entendu.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je veux la vérité, la vraie raison... Pourquoi restez-vous ?

LE CAPITAINE. — Pour vous aider.

JEANNE-FRANÇOISE. — La vraie raison. Je la veux tout de suite...

LE CAPITAINE. — Vous êtes dans les embêtements jusqu'au cou...

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est un prétexte ! Pourquoi restez-vous ?

LE CAPITAINE, *et il a un peu peur.* — Vous voulez me faire peur ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous avez peur de ne plus pouvoir mentir.

LE CAPITAINE. — Votre esprit est tellement prévenu, tellement méfiant, tellement faussé par le soupçon que tout vous est suspect. On ne peut même pas avoir un bon mouvement.

JEANNE-FRANÇOISE, *avec un rire insultant.* — Un bon mouvement ? Pourquoi pas une bonne intention ?

LE CAPITAINE. — Mais oui, j'agis dans une bonne intention.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous parlez comme une chaisière d'église...

LE CAPITAINE. — La chaisière d'église va vous faire rire un peu plus qu'aux vêpres. Vous l'aurez voulu... Je vais vous dire pourquoi je reste.

JEANNE-FRANÇOISE. — Du moment que vous reconnaissez que vous n'avez pas réussi à me tromper, que je ne me trompais pas sur vous, je vous en tiens quitte.

LE CAPITAINE. — Vous voulez savoir pourquoi je reste ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous dispense de me le dire.

LE CAPITAINE. — Je ne le dirais pas si je n'avais pas la certitude que vous voulez l'entendre !

JEANNE-FRANÇOISE. — Je le refuse.

LE CAPITAINE. — Et que vous voulez l'entendre de ma bouche.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ce n'est pas vrai !

LE CAPITAINE. — Vous savez donc ce que je vais vous dire...

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne le sais pas...

LE CAPITAINE, *implacable comme s'il n'avait pas compris.* — Je vous demande pardon ?

JEANNE-FRANÇOISE, *abattue.* — Je ne le sais plus.

LE CAPITAINE. — Vous avez tout fait pour m'amener à cet instant.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ce n'est pas vrai !

LE CAPITAINE. — Pas vrai ? *(Elle se tait.)* Donc je reste parce que...

JEANNE-FRANÇOISE. — Non !

LE CAPITAINE. — ...Parce que je pense aux hommes qui vous ont vue samedi, et à vous, comme ils vous ont vue... Ce serait tolérable, je veux dire qu'il faudrait bien le tolérer si c'était fini. Mais je ne peux pas m'éloigner d'ici et penser, à chaque pas que je ferai : « Maintenant, ils doivent être revenus »... Je reste pour empêcher qu'ils reviennent, car ils reviendront. Ils reviendront dès que je serai loin... J'en suis sûr. Croyez-moi, je ne peux pas me tromper, j'en suis mieux que sûr, je les comprends. *(Il la regarde et assez bas :)* A leur place, je le ferais...

JEANNE-FRANÇOISE, *elle se laisse aller dans le fauteuil, défaite.* — Vous n'aviez pas besoin de chercher pourquoi ma sœur Jean n'était plus là... Vous le savez comme moi, vous l'avez su tout de suite...

LE CAPITAINE. — Oui. Et je lui souhaite d'être heureuse.

JEANNE-FRANÇOISE. — De quel bonheur ?

LE CAPITAINE. — De notre bonheur à nous.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ma sœur Jean rirait si elle pouvait vous entendre et si elle pouvait rire en ce moment !

LE CAPITAINE. — En ce moment votre sœur Jean est loin ! Un pas, un seul pas hors d'ici, dans cette nuit, et elle a été loin, et elle est libre.

JEANNE-FRANÇOISE, *se ressaisissant en quelques secondes.* — En tout cas vous voilà fixé sur son sort.

Le coup est parti, direct.

LE CAPITAINE, *sans en saisir le sens.* — En effet.

JEANNE-FRANÇOISE. — Alors ?

LE CAPITAINE, *réalisant seulement la chose.* — Eh bien, je l'aurai voulu. C'est juste. Il n'y a plus de mystère de votre sœur Jean. Je vais donc vous quitter. Bravo ! Vous êtes très forte ! *(Un temps.)* Quand il vous arrivera de penser à moi... ça vous arrivera bien tout de même, mais si, de temps en temps, eh bien, vous pourrez vous dire... D'ailleurs puisque c'est fini !... Ne craignez rien, je partirai dès qu'il fera jour...

Il est à la porte.

JEANNE-FRANÇOISE, *dans un cri.* — Où allez-vous ?

LE CAPITAINE. — Faire la tournée des tripots, perdre ma solde et mon honneur, livrer quelques secrets militaires et pour la fin de la nuit... j'aviserai.

Il sort. Jeanne-Françoise reste d'abord immobile puis va à la fenêtre. On entend encore, loin, la musique du bal. Puis Jeanne-Françoise revient à la lampe et l'éteint ; le clair de lune est plus vif que le jour même ; soudain elle tourne la tête comme si un bruit l'avait surprise. Elle écoute ; mais il n'y a rien, semble-t-il. Elle remonte vers le coffre. Quand la porte de gauche s'ouvre lentement et dans l'encadrement apparaît la silhouette d'une femme...

SCENE II

JEANNE-FRANÇOISE, SŒUR JEAN

JEANNE-FRANÇOISE. — Qu'attendez-vous ? Vous pouvez entrer... Il n'y a que moi, je suis seule... *(La femme avance, referme la porte sur le fond de laquelle elle se détache, hésitante : c'est une européenne en costume de paysanne : Sœur Jean. Jeanne-Françoise a d'abord un élan vers elle.)* Depuis que vous êtes partie, j'attends cet instant. J'ai imaginé de toutes les façons possible votre retour. Pas un instant je n'ai cessé de penser à vous. Je m'inquiétais comme on s'inquiète d'un enfant dont on tenait la main au milieu de la foule et puis qui n'est plus là... Vous reparaissez, sortant de la nuit... *(Son élan ralentit inconsciemment.)* Vous apportez avec vous un tel mystère que je ne comprends pas que vous ne me soyez pas devenue étrangère. Mais vous ne l'êtes pas ; certes non, c'est cela même qui doit vous le prouver : je puis vous le dire. J'ai eu peur de l'être devenue pour vous, mais puisque vous voilà, nous pouvons vraiment parler comme deux amies... Et d'abord ne croyez pas que je veuille exercer sur vous la moindre autorité, surtout ne le croyez pas... Et que j'emploie en ce moment une ruse pour avoir raison de la méfiance que vous pourriez éprouver. Je ne cherche aucun moyen pour vous influencer !... Il y a pourtant une chose qui me gêne, je vous l'avoue... Je ne puis vous parler sans vous donner un nom. Autrement, j'aurais l'air de vous éviter. Cela doit vous gêner aussi... Ce que nous évitons c'est de nous appeler l'une et l'autre comme nous nous sommes toujours appelées, comme nous nous appelions encore il y a quelques heures...

SŒUR JEAN. — Mais je n'évite rien...

JEANNE-FRANÇOISE, *très vite.* — N'en éprouvez aucune confusion... J'admets très bien que vous hésitiez à m'appeler encore votre Mère. Ecartons tout ce qui nous empêcherait d'être entièrement libres, entièrement franches... Je vous appellerai Geneviève, c'est votre nom de jeune fille et je ne puis cesser de vous considérer comme une enfant, comme mon enfant... Et vous ? Eh bien, appelez-moi Madame, il me semble que c'est ce qu'il y a de plus simple... N'est-ce pas, Geneviève ?

Cela sonne faux.

SŒUR JEAN. — Bien, madame.

JEANNE-FRANÇOISE, *peu à peu se perdant à force de vouloir dire quelque chose.* — A moins que vous préfériez m'appeler par mon nom de baptême, comme je le fais avec vous. Nous sommes deux amies, nous parlons... La hiérarchie de l'Ordre nous a donné l'habitude d'un autre ton, mais vous pouvez aussi bien m'appeler Jeanne comme je vous appellerai Geneviève. Sans vous, j'aurais presque oublié que j'ai été une fille qui s'appelait Jeanne... Jeanne-Françoise, exactement, mais c'était trop long... Enfin Jeanne — ou madame — que préférez-vous ?

SŒUR JEAN. — Ce que vous voudrez, madame... Ce que vous avez proposé.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous préférez Madame ?... et vous restez Geneviève... Nous sommes d'accord... N'est-ce pas, Geneviève ?

SŒUR JEAN. — Mais oui, madame.

JEANNE-FRANÇOISE. — Cela paraît vous ennuyer ?

SŒUR JEAN. — Cela me fait une impression bizarre, mais peu importe !

JEANNE-FRANÇOISE. — Je désirais seulement vous mettre à l'aise.

SŒUR JEAN. — Je suis à l'aise...

Il y a dans son visage une sorte de douceur pétrifiée et dans son ton le contraire même de son propos.

JEANNE-FRANÇOISE, *avec froideur.* — Dans ce cas, mon enfant, c'est parfait.

SŒUR JEAN, *s'animant peu à peu.* — Je vous demande pardon, ma Mère, mais puisque vous en avez parlé, je puis le faire à mon tour. Il me semble que c'est vous qui êtes mal à l'aise.

JEANNE-FRANÇOISE. — Moi ?

SŒUR JEAN. — Oui, ma Mère et à cause de moi.

JEANNE-FRANÇOISE, *ironique et perdant pied.* — Vraiment ?

SŒUR JEAN. — Je ne pensais pas que ma présence aurait cet effet sur vous, ma mère, c'est justement ce qui m'a surprise, pas autre chose.

JEANNE-FRANÇOISE. — Revenez de votre surprise. Votre présence n'a pas du tout sur moi l'effet que vous imaginez. Cela vous déçoit ?

SŒUR-JEAN. — Pourquoi cherchez-vous à me froisser, ma Mère ? On dirait que vous voulez m'offenser ; pourquoi ? Pourquoi d'abord, ne pouvez-vous pas m'appeler votre sœur, votre sœur Jean ? Cela ne me gêne pas du tout de vous dire : « Ma Mère ». Je n'aurais jamais pensé que je pourrais vous appeler autrement.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous ai dit que je ne ferais pas valoir l'autorité que je puis exercer sur vous, que j'ai le droit d'exercer sur vous, au moins ici.

SŒUR JEAN. — Votre autorité sur moi s'exerce partout, ma Mère.

JEANNE-FRANÇOISE. — On jurerait que vous êtes ici pour me reprendre. Sans vous contraindre, je serais heureuse que vous me marquiez au moins le respect qui m'est dû dans cette maison...

Sœur Jean. — Ma Mère, n'en doutez pas, e vous respecte.

Jeanne-Françoise. — Je me contenterai que ous le marquiez dans les formes et dans les eules limites de la politesse, enfin ce qu'il aut pour obéir à l'usage. Quant à ce que vous prouvez...

Sœur Jean. — Ma Mère, ces complications ont bien loin de moi. Je vous respecte, et d'une eule façon.

Jeanne-Françoise. — Vous venez de me reprendre encore.

Sœur Jean. — Avez-vous oublié, ma Mère, a dure sincérité que nous avons toujours employée l'une à l'égard de l'autre ? Combien de fois a-t-elle été notre réconfort ? Combien de fois nous a-t-elle rendu la confiance ? Combien de fois a-t-elle dissipé nos doutes ?

Jeanne-Françoise. — Qui vous empêche d'en user maintenant ?

Sœur Jean. — Vous !... Nous savons reconnaître le mal, nous toutes. Je sais ce qui m'est arrivé. Mes sœurs y étaient exposées comme moi et vous aussi, ma Mère. Le mal était en moi depuis cette chose de samedi. J'en étais obsédée, et avec tout ce que la pensée peut y apporter de pire, et le sachant, avec une morose complaisance. Et puis, il y a eu cette semaine, nos vies bouleversées, inutiles, libres si nous voulions, même si nous ne le voulions pas ; hors la règle. Et cela a entraîné ma perte. Mes sœurs ont bien dû l'éprouver, et vous aussi, ma Mère, en subir l'effet ; c'était normal. Et vous l'avez dominé comme tant d'autres épreuves que nous avons subies et dominées ensemble et parfois sans en avoir bien conscience. Le reste, hier, n'est qu'une circonstance misérable. Un être qui n'avait pas plus d'existence pour moi, que tant d'autres que nous côtoyons tous les jours, cet être s'est trouvé devant moi. Je suis bien sûr qu'il ignorait ce dont il est devenu soudain le moyen, le moyen fatal, et ce qu'il a incarné pour moi. Les propos qu'il m'a adressés à voix basse étaient de ceux qu'il nous arrive à toutes d'entendre, c'est-à-dire que nous ne les entendons plus. Or, hier, trois mots ont suffi, je ne sais même pas lesquels ; la voix qui les prononçait a tout fait. Le temps de la foudre ; et le mal était accompli, le monde n'était plus le même et j'avais cessé d'être moi. Un incendie était en moi. On ne peut pas être plus coupable que je ne le suis. Une autre aurait pu l'être à ma place et tout autant. Je suis revenue vers vous comme l'aurait fait toute autre d'entre nous. C'était revenir à moi-même... Ah, si l'une de mes sœurs avait eu ce malheur, comme je l'aurais appelée, attendue...

Jeanne-Françoise. — Je vous le jure, je n'ai pensé qu'à vous.

Sœur Jean. — Je le crois, j'en suis certaine. Pourtant quand vous m'avez vue devant vous...

Jeanne-Françoise. — Continuez. Que s'est-il passé — d'après vous — quand je vous ai vue devant moi ?

Sœur Jean, *pensive, pour soi.* — Oui, que s'est-il passé ?

Jeanne-Françoise. — Je vous ordonne de poursuivre.

Sœur Jean. — Je ne connais pas vos sentiments, ma Mère.

Jeanne-Françoise. — Vous devez au moins me dire ceux que vous me prêtez. J'aimerais les connaître.

Sœur Jean. — Mais vous les connaissez, ma Mère ; regardez en vous.

Jeanne-Françoise. — Je vous ai laissé être insolente. N'allez pas plus loin. Ceci est trop.

Sœur Jean. — Ma Mère, jusqu'à ce jour, jusqu'à cette nuit, vous avez tout su de moi. Pouvez-vous croire que je serais revenue ici pour être insolente envers vous ? Je vous ai dit de regarder en vous, et cela combien de fois vous l'ai-je entendu dire ? Je ne sais pas vos sentiments, je ne les connais pas, mais leur effet je l'ai senti sur moi aussi direct que si vous m'aviez frappée. Vous les éprouvez, mais je n'en connais pas l'origine. Sans aucun doute, ils vous ont surpris vous-même. Vous m'attendiez, mais quand j'ai franchi le seuil de cette pièce, vous n'étiez plus la même qui, la seconde auparavant, me disait d'y entrer.

Jeanne-Françoise. — Vous vous trompez... Je n'ai aucune réponse à vous faire. Peut-être cependant croyez-vous que j'ai changé parce que vous avez changé, vous ? Vous ne me voyez plus avec le même regard...

Sœur Jean. — Ma faute n'a rien changé en moi. A cause d'elle, j'ai besoin de vous. Vous deviez m'aider à en supporter le poids. Quand je suis entrée voilà ce que vous saviez et que vous vous apprêtiez à faire. Et pourtant, à l'instant même, vous auriez tout donné pour que je ne sois pas revenue. J'en suis effrayée, ma Mère, mais vous auriez tout donné pour que je persiste dans ma faute.

Jeanne-Françoise. — Je dois vous pardonner ce propos épouvantable.

Sœur Jean. — Mais, ma Mère, c'est la chose qui est épouvantable. Ah, je vous plains.

Jeanne-Françoise. — Je vous pardonne aussi votre orgueil.

Sœur Jean. — Mais vous n'avez rien à me pardonner, pas plus que je n'ai à vous pardonner cette attitude... La gravité de ma faute ne pouvait vous éloigner de moi. Au contraire ! Croyez-vous que je ne la hais pas ? Autant vous la haïssez, autant je me hais de l'avoir commise. Or, elle nous sépare, et cela vient de vous, non de moi.

Jeanne-Françoise. — Cessez de me juger. Vous êtes inconvenante. Je comprends votre égarement, votre désarroi, je suis moi-même assez troublée, mais nous sommes ici pour parler de vous et non de moi.

Sœur Jean. — Je ne peux plus.

Jeanne-Françoise. — Vous ne pouvez plus ?

Sœur Jean. — Et je ne veux pas.

Jeanne-Françoise. — Quittez ce ton.

Sœur Jean. — Il n'a rien qui doive vous offenser.

Jeanne-Françoise. — Il ne s'agit pas de m'offenser, il s'agit de vos paroles mêmes. Elles sont indécentes.

Sœur Jean. — Voilà pourquoi je préfère me taire.

Jeanne-Françoise. — Ce qui vous est arrivé n'est pas difficile à comprendre.

Sœur Jean. — Je vous le dis. Pourquoi ne le comprenez-vous pas ?

Jeanne-Françoise. — Parce que j'en ai honte. Mais c'est simple ! Une fille toute en désordre ; qui surgit de la nuit où les chats miaulent dans les gouttières...

Sœur-Jean. — Ma Mère !

Jeanne-Françoise. — D'où venez-vous ? De cette nuit, de cette belle nuit.

Sœur Jean. — Je crois que vous devriez vous taire.

Jeanne-Françoise. — Je vous ai ménagée. J'hésitais à vous dire ce que je pense. Voilà ce que vous avez pris pour un malaise. Voilà ce qui a dû vous arranger. Vous n'avez oublié que de vous repentir. Disons de regretter votre action. Vous auriez pu avoir un cri de regret. Je ne suis pas exigeante, un mot aurait suffi. Oui. Le repentir n'a pas bonne allure, mais si vous aviez vu la vôtre. Vous êtes entrée en vous tortillant. Oui. Vous vous tortilliez jusqu'à l'âme, jusqu'au cœur. Il y avait en vous quelque chose qui parlait avec une intensité, une éloquence... Vous en étiez muette, toute à votre chanson intérieure, à cet hymne...

Sœur Jean. — Veuillez vous écouter, ma Mère, veuillez écouter ce que vous dites.

Jeanne-Françoise. — Je n'ai jamais eu d'illusion sur la raison de votre fuite. Pardon : de votre sortie en ville. Le Capitaine disait : « Un coup de cafard... » Il croyait que vous aviez eu le cafard, un coup de cafard. En vérité, c'était possible. Peut-être est-ce un peu vrai. Mais il a aussi imaginé un attentat. Un peu plus on vous aurait kidnappée pour vos bijoux. *(Beaucoup plus lentement, pensive :)* Mais moi... moi, je savais ce que vous aviez voulu... *(Et tristement, et si attachée à sa tristesse :)* Laquelle de nous n'y pense pas ?... *(Et, pensive, revenant à la réalité des choses :)* Je vous connais, ma Sœur, je vous connais, je vous connais toutes comme je me connais moi-même... Laquelle de nous n'y a jamais pensé, laquelle de nous n'y pense plus ? Nous savons que nous en aurons peur jusqu'à l'heure de notre mort... J'avais tort de vous reprocher d'être sans honte, sans regret... Je n'ai vu que cette satisfaction sur vous, sur votre visage, dans tous vos gestes, sur votre peau...

Sœur Jean. — Ce n'est pas vrai.

Jeanne-Françoise. — La vérité hurle dans toute votre personne... Pourquoi n'êtes-vous pas restée là-bas, d'où vous venez ?

Sœur Jean. — Vous l'avouez ?

Jeanne-Françoise, *surprise et sincère.* — Qu'est-ce que j'avoue ?

Sœur Jean. — Ce que j'avais senti en vous... Vous le savez, vous l'auriez voulu ?

Jeanne-Françoise, *clouée à la vérité mais sans bien s'en rendre compte.* — Que vous restiez là-bas ? *(Plus haut :)* Dans votre boue ?

Sœur Jean. — Vous vous en délectez.

Jeanne-Françoise, *perdant pied.* — De quoi osez-vous m'accuser ? Vous ne voyez pas que vous me poussez à bout ? Je ne vous connais plus.

Sœur-Jean. — Ce n'est pas cela, ma Mère. Tout à l'heure je vous ai dit : « Je vous plains » et vous m'avez accusée d'orgueil. En ce moment j'ai horreur de moi, je vous le jure, mais dans cette horreur où je suis j'ai plus d'angoisse pour vous que pour moi ! Que vous arrive-t-il pour que j'aie pitié de vous ?

Jeanne-Françoise. — Partez !

Sœur Jean. — Je suis aussi chez moi dans cette maison.

Jeanne-Françoise. — Mais partez ! On vous appelle, ne l'entendez-vous pas ? Ne l'entends-tu pas, petite sœur Jean ? Va rejoindre celui qui t'attend...

Sœur Jean. — Il est mort.

Jeanne-Françoise. — Oui, sans doute... Mais ton retour va le ressusciter.

Sœur Jean. — Je ne crois pas.

Jeanne-Françoise, *ironique.* — Tu l'as tué ?

Sœur Jean, *après un temps.* — Oui... *(Un temps encore tandis que Jeanne-Françoise, stupéfaite, se rend à la vérité de la situation :)* Quand je me suis vue en face de ce qui s'était passé, mon geste est parti de moi. J'ai pris son couteau, je l'ai frappé... et alors je suis revenue.

Jeanne-Françoise. — Personne ne vous a vue ?

Sœur Jean. — Personne.

Jeanne-Françoise. — On va le découvrir.

Sœur Jean. — On le trouvera ce matin. Pas avant.

Jeanne-Françoise. — Heureusement, vous avez pu revenir.

Sœur Jean. — Je ne sais pas.

Jeanne-Françoise. — Vous étiez chez lui ? Qui le sait ?

Sœur Jean. — Personne.

Un silence.

Jeanne-Françoise, *très maîtresse de soi.* — Montez dans votre chambre et n'en sortez pas. Vous n'avez pas faim ? Pas soif ? Vous ne voulez rien ?

Sœur Jean. — Je crois que j'aimerais mieux en finir tout de suite.

Jeanne-Françoise. — Montez chez vous.

Sœur Jean. — On va chercher qui l'a tué. C'est moi. Je n'ai rien d'autre à dire. C'est moi et si tout devait recommencer, je ne pourrais pas ne pas le faire encore. Et il n'est pour rien dans ma faute.

Jeanne-Françoise. — Rien n'est totalement la faute de personne. Aucun être n'est complètement coupable.

Sœur Jean. — Mais moi ?

Jeanne-Françoise. — Ne bougez pas de votre chambre. Laissez-moi agir. Je vais voir ce qu'il faut faire. Je ne vous dis pas de ne pas avoir peur. Allez, priez. Vous finirez par être en paix. *(Sœur Jean sort. Jeanne-Françoise va jusqu'à la terrasse, regarde la nuit bleue, joint les mains.)* Mon Dieu, pardonnez-moi d'être ce que je suis. Pardonnez-moi d'exister, d'être moi. Vous ne m'abandonnez pas, Seigneur ; mais comment cela peut-il se faire d'être avec vous et d'être seule ?

ACTE III

Un peu avant l'aube. La nuit bleue s'efface. ciel devient couleur d'opale. Partant de orizon, des rayons rouges, écarlates, le versent comme des flèches, s'y diluent et le argent d'une lumière si puissante qu'elle face le soleil. Et le jour vient vers le milieu l'acte avec la réplique : Voici le jour. *Au la des fenêtres, l'air semblera devenu un oc de cristal.*

SCENE I

JEANNE-FRANÇOISE, DONDINE

Jeanne-Françoise est assise, silencieuse. Dondine se tient près de la terrasse, tendu, attentif.

JEANNE-FRANÇOISE. — Qu'est-ce que tu fais ? t'est-ce que tu guettes ?

DONDINE. — Rien...

JEANNE-FRANÇOISE. — Rien ?

DONDINE, *tout occupé par son affaire, il ne pond pas tout de suite.* — Vous n'entendez s quelque chose ?

JEANNE-FRANÇOISE, *rendue attentive malgré e, mais avec humeur.* — Je n'entends rien... *n temps.)* Où est le Capitaine ?

DONDINE. — Dans la cour, la tête accrochée son cigare... *(Un temps.)* Si je vous dérange, peux m'en aller.

JEANNE-FRANÇOISE, *exaspérée.* — T'en aller ! puis que tu es entré avec le Capitaine c'est manège : vous sortez, vous revenez... urais mieux fait de ne rien vous dire...

DONDINE, *sans cesser d'être attentif à ce qui occupé jusque là.* — Je sais que vous ne rlez pas pour moi mais pour ce Capitaine et ne vois pas ce qui peut vous taquiner. On fait un peu de conversation, lui et moi, tout 'heure. On ne savait rien encore, c'était juste palabre question de courtoisie, mais cet mme-là, vous ne pouviez pas me raconter moi ce qui était arrivé et à lui non. A lui, n. D'ailleurs, moi, je le lui aurais répété, oui... Vous avez pu vous en apercevoir qui est. Il est resté assez longtemps. Je vous jure 'il est complètement morfondu, autant que oi, et à se demander ce qu'il peut faire... Et ne peut rien de plus que nous... Il a bien ses dats et ses voitures ! A quoi elles peuvent rvir ? A vous ramener avec ces dames... *(Elle raissait l'écouter à peine mais comme elle a e réaction très vive, aussitôt il change de ton.)* Ça, c'est mon idée à moi, et je viens seulement de l'avoir. Lui, je ne sais pas s'il y pense ; il n'y pense même pas, j'en suis certain. Il ne m'a rien dit à ce propos-là, d'ailleurs peut-être qu'il ne peut pas, et quand même, il faudrait aussi qu'il vous en parle à vous... Et alors, est-ce qu'il vous en a parlé ?

Jeanne-Françoise ne répond pas. Dondine se tait, surtout pour reprendre son observation muette.

JEANNE-FRANÇOISE, *pensive, pour soi.* — J'ai envie d'être seule.

DONDINE. — Cette envie-là, quand elle est très forte, c'est comme la soif dans le désert.

Un temps.

JEANNE-FRANÇOISE, *presque au désespoir.* — Qu'est-ce que tu attends ? Qu'est-ce que tu écoutes ?

DONDINE. — ...Rien... je ne sais pas... Il n'y a rien. Le bal s'est terminé très tôt. On venait de rentrer et je n'ai pas entendu le feu d'artifice. C'est ce qui m'a le plus surpris. *(Un temps.)* Et vous, vous n'avez vraiment rien entendu non plus ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Je t'ai dit que non ! Et je n'en sais rien.

DONDINE, *il va vers la porte mais elle s'ouvre avant qu'il y parvienne.* — J'ai l'impression que nous ne serons plus jamais seuls.

Entre le Capitaine.

SCENE II

LES MÊMES, LE CAPITAINE

LE CAPITAINE. — Pas de nouveau cadavre ?

DONDINE, *à part.* — Toujours le victorieux.

LE CAPITAINE, *à Jeanne-Françoise qui ne bouge pas.* — Alors ? Qu'avez-vous décidé ?

DONDINE. — Votre détachement, ça fait combien de militaires ?

LE CAPITAINE. — Sept. Trois chauffeurs, trois convoyeurs et le sous-officier. *(A Jeanne-Françoise :)* Ce n'est pas le moment de faire des mystères...

DONDINE. — Et ces hommes-là, vous en êtes sûr ?

LE CAPITAINE. — Ce sont de braves types et ils sont courageux, mais il faut éviter de leur commander quelque chose qui leur paraîtrait

en désaccord avec les idées qu'ils ont dans la tête. Et depuis quelque temps, on leur en a mis beaucoup. *(A Jeanne-Françoise :)* Votre entêtement à refuser de voir l'évidence va vous attirer...

DONDINE, *il l'interrompt.* — Ils sont loin d'ici ?

LE CAPITAINE, *agacé.* — Je viens de les placer par là derrière, dans un chemin creux.

DONDINE. — Je vois, c'est tout près.

LE CAPITAINE, *se croyant critiqué.* — Evidemment. L'endroit est bon. On ne se camoufle pas et pourtant personne ne peut rien voir, ni hommes, ni voitures.

DONDINE. — Vous y êtes allé par la route ?

LE CAPITAINE, *excédé.* — Par où vouliez-vous que j'y aille ?

DONDINE. — Moi, je ne veux rien... J'avais compris que vous ne vouliez pas attirer l'attention...

LE CAPITAINE. — C'est préférable.

DONDINE. — Le quidam qui passe par là et qui ne veut pas attirer l'attention, il peut être bien sûr du contraire.

LE CAPITAINE, *intéressé.* — A cette heure-ci ? Vous plaisantez !

DONDINE. — Je parle justement de cette heure-ci.

LE CAPITAINE. — Nous n'avons pas rencontré un chat. On ne se déplace pas toujours à coups de trompette et en tapant sur des tambours, la force armée respecte le sommeil des citoyens.

DONDINE. — S'ils dorment !

LE CAPITAINE, *allant à la fenêtre.* — Que voulez-vous dire ?... Si toute la ville ne dort pas, c'est bien imité... Ecoutez-un peu... Quel silence !

Ils tendent l'oreille.

DONDINE. — Ah ?... Vous l'aviez remarqué ?

LE CAPITAINE, *d'abord distraitement.* — Je n'ai pas vu une lumière... *(Soudain, à Dondine :)* Remarqué quoi ?... *(Songeur :)* A vrai dire, c'est maintenant seulement que je viens de m'en rendre compte... *(Il se tient un instant comme Dondine et comme la jeune femme, tout à l'heure, quand elle est devenue attentive. Jusqu'à la fin de la scène, inconsciemment, ils parleront plus bas :)* ...On croirait qu'on l'entend...

Un temps.

DONDINE. — On l'entend...

Il va vers la porte du fond.

JEANNE-FRANÇOISE. — Où vas-tu ?

DONDINE. — Sur le devant, voir un peu...

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu ferais bien mieux de te reposer... Il n'y a aucune utilité à ce que tu veilles... Et ces allées et venues...

DONDINE, *approuvant, mais distrait par cette attention qui ne l'a pas quitté.* — Si, si, ma Mère, si, si...

Il sort, refermant la porte.

SCENE III

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE

LE CAPITAINE, *après un temps.* — Il y a d moments, dans les forêts de l'arrière pays, l'on se sent cerné par un silence comme celu ci. De temps en temps on lance une expéditi contre les tribus qui vivent là-bas. On échou toujours. On avance dans un monde verdâtr chaud, comme on avancerait dans une épong Pas une bête, pas un bruit. La nuit, on res aux aguets, mais il n'y a que ce silence, rie et soudain une voix s'élève, tout à côté, voix de quelqu'un qui vous aurait suivi et vo observerait depuis des heures : « Ami, ami Moi venir te chercher, moi venir te chercher.. Et ensuite on entend un rire paisible, heureu comblé, épouvantable. La voix parle av douceur, avec un peu d'affectation même ; ce rire... dans ce silence ! Malgré les armes, éprouve une panique à ne pouvoir bouger. C se laisserait égorger sans un appel, sans u geste. C'est ce même silence.

JEANNE-FRANÇOISE. — Si nous n'étions p occupés par ce qui s'est passé cette nuit, no n'y ferions même pas attention.

LE CAPITAINE. — Je ne sais pas. Vous y êt peut-être habituée, mais c'est Dondine qui remarqué — pas moi. Vos Sœurs là-ha doivent se demander ce qui se passe.

JEANNE-FRANÇOISE. — Elles n'entende jamais rien. D'ailleurs leurs chambres donnent pas sur la façade.

LE CAPITAINE. — Et quand votre sœur Je est rentrée ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Cela n'a pu que l rassurer. Mais elles n'en avaient pas besoi Quand on prie rien n'existe que Celui auqu on parle.

LE CAPITAINE. — Et pour ce qui contin d'exister quand même, elles s'en remettent vous.

JEANNE-FRANÇOISE. — Exactement.

LE CAPITAINE. — Je les trouve imprudent

JEANNE-FRANÇOISE. — Imprudentes ?

LE CAPITAINE. — De s'en remettre à vo oui... Vous les compromettez sans les en avert Vous avez introduit une criminelle parmi el et elles n'en savent rien.

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous avons tout notre part dans le crime de ma sœur Jean.

LE CAPITAINE. — C'est une bonne rais pour ne pas attendre les gendarmes.

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous devons rester.

LE CAPITAINE. — Vous savez ce que c signifie ? On arrêtera votre Sœur, on l'arrête ici. Il n'y a pas deux chances sur dix po qu'elle arrive vivante à la « jeffature » de justice criminelle. D'ailleurs, la prison ser pire.

JEANNE-FRANÇOISE. — Nous n'avons jam eu le temps de visiter les prisonniers.

LE CAPITAINE. — Cela vous en fournira u bonne occasion et vous verrez votre sœur Je servir à l'amusement des policiers, des gard

iourmes, des porte-clefs et des magistrats ; et ur se perdre dans un procès outrageant.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je le sais.

LE CAPITAINE. — Si vous aboutissez à une uation ignoble, ce sera votre faute.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ni ma faute, ni ma lonté.

LE CAPITAINE. — Vous n'hésitiez pas tant nedi dernier.

JEANNE-FRANÇOISE. — Aujourd'hui, je n'hésite s.

LE CAPITAINE. — Vous pensez à la malheu- use qui est là-haut ?

JEANNE-FRANÇOISE. — S'il s'agissait de mporte quelle fille, je la cacherais, je la uverais... Pour elle, je ne puis rien...

LE CAPITAINE. — Ce qui attend ici votre eur Jean n'a aucun rapport avec le sort de uiconque aurait commis son crime... Mais je mprends très bien que vous ne vouliez pas soustraire à la loi... Partons... Dès que nous riverons dans une localité importante, elle constitue prisionnière. Il s'agit simplement ne pas tomber entre les pattes des sauvages ui sont ici.

JEANNE-FRANÇOISE. — Les prisons et les mmes sont partout les mêmes.

LE CAPITAINE. — Il faut partir.

JEANNE-FRANÇOISE, *elle le « ferre »*. — C'était éjà votre avis, avant qu'il soit question de ma eur Jean.

LE CAPITAINE. — Si c'est pour cette raison ue vous refusez de m'écouter, je trouve que ous faites bon marché de cette jeune femme. *l va à la porte du fond, l'ouvre et appelle :)* ondine !

JEANNE-FRANÇOISE. — Que lui voulez-vous ?... viens de lui dire qu'il devrait dormir.

LE CAPITAINE. — Il faut que je file ; je n'en que pour un instant mais je veux le prévenir.

SCENE IV

LES MÊMES, DONDINE

LE CAPITAINE, *à Dondine*. — J'ai un ordre à onner à mon détachement.

DONDINE. — Vous voulez que je le porte ? 'y vais tout de suite.

LE CAPITAINE. — Pourquoi ? Je voulais eulement vous dire que vous serez seul uelques minutes.

DONDINE. — Si vous me confiez cet ordre, e peux le transmettre.

LE CAPITAINE. — Je peux aussi bien y aller.

DONDINE. — Par la route ?

LE CAPITAINE. — Par la route.

DONDINE. — Il y a des hommes sur la place.

LE CAPITAINE. — Des hommes ?

DONDINE. — Ils regardent la maison.

JEANNE-FRANÇOISE. — Les gens qui passent ur la place ont toujours regardé la maison. 'est la maison des Etrangères.

DONDINE. — Ceux-là ne passent pas, ils estent sur la place.

LE CAPITAINE. — Combien sont-ils ?

DONDINE. — Il y en a beaucoup... Tout à l'heure, ils n'étaient pas plus de quatre ou cinq. Ils sont arrivés au moment où je traversais la cour. Je sortais d'ici et je me suis approché jusqu'à la grande porte pour jeter un coup d'œil, dehors. Ils venaient du centre de la ville mais ils se sont arrêtés de l'autre côté de la place. Ils ont commencé à attendre. J'ai senti qu'ils allaient attendre rien qu'à leur façon de s'asseoir sur leurs talons. Aussitôt après, il en est arrivé d'autres, et puis d'autres encore, par groupes. Maintenant ils sont là, les yeux fixés sur nous, sans dire un mot. Il faut les voir pour croire qu'ils sont là... Je suis monté, j'ai essayé de les compter, mais ce n'était déjà plus la peine, il y en a toujours d'autres qui arrivent...

LE CAPITAINE. — Oui ?

DONDINE. — Ceux qui arrivent maintenant restent en arrière, dans les rues qui débouchent sur la place. Tout l'espace est libre devant la maison, ils sont tous massés de l'autre coté...

LE CAPITAINE. — Je file...

DONDINE. — Ils ne vous laisseront pas passer.

LE CAPITAINE. — Je voudrais voir ça.

DONDINE. — Vous le verrez, et ce sera trop tard. Il n'y a pas d'armes contre ces gens-là. Si vous sortez, ils s'approcheront, ils vous encercleront, ils se refermeront comme un mur autour de vous et alors...

LE CAPITAINE. — Ça m'épaterait !

DONDINE. — Ils ne sont pas là pour rien... Si vous me confiez votre ordre, je passe par un raccourci, derrière la maison, à travers la savane. Je mets la moitié moins de temps que par la route et personne n'en sait rien.

LE CAPITAINE. — Et si ces gens là n'ont aucune mauvaise intention ?...

DONDINE. — Et s'ils en ont, et que vous y êtes pris ?...

Un temps.

LE CAPITAINE, *revenant lentement dans la pièce*. — Il suffit de dire au sous-officier que je lui donne l'ordre d'alerte et de venir d'urgence se ranger devant la maison.

Il prend un calepin, écrit quelques mots.

DONDINE. — C'est tout ?

LE CAPITAINE. — Vous lui remettrez ceci pour lui prouver que vous êtes bien envoyé par moi...

DONDINE. — Quimbois de quimbois... Tout était compliqué et tout devient simple...

LE CAPITAINE, *il déchire une feuille de son calepin et la remet à Dondine*. — Voilà !

DONDINE. — Il n'y a pas de mot de passe ?

LE CAPITAINE. — Non, ce n'est pas la peine.

DONDINE. — Dommage, c'était une bonne tradition... Liberté-Instruction publique... Démocratie-Fleur au fusil... Chef-Chef... *(Il ouvre la porte.)* Quatre minutes pour aller... Cinq pour revenir sans courir aussi vite... Dans dix minutes au plus, je serai revenu.

LE CAPITAINE. — Le détachement sera ici avant votre retour.

SCENE V

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE

JEANNE-FRANÇOISE. — Pour moi, vous ferez n'importe quoi, vous ferez tout...

LE CAPITAINE. — Vous le savez.

JEANNE-FRANÇOISE. — A la condition que cela vous plaise.

LE CAPITAINE. — Il ne s'agit pas de ce qui me plait mais que ce soit bon ou utile pour vous.

JEANNE-FRANÇOISE. — J'entends bien : ce que vous jugez bon ou utile pour moi vous plait.

LE CAPITAINE. — Si vous voulez.

JEANNE-FRANÇOISE. — Et ce qui me plait à moi ?

LE CAPITAINE. — Je vous préviens que je vous vois venir.

JEANNE-FRANÇOISE. — N'avoir qu'une pensée: ne se plaire qu'à ce qui plait à un être. N'avoir aucun autre souci : ne faire que ce qu'il veut, n'entreprendre que ce que cet être juge bon, n'être soi que pour être approuvé par lui, qu'est-ce donc ?

LE CAPITAINE. — Au moins quelque chose qui doit rencontrer un certain nombre d'obstacles dans la vie pratique.

JEANNE-FRANÇOISE. — Peut-être, mais l'amour c'est cela.

LE CAPITAINE. — Comme on peut seulement l'imaginer.

JEANNE-FRANÇOISE. — Les filles qui sont là-haut sont bien la preuve du contraire.

LE CAPITAINE. — Ah pardon !... Je croyais que nous parlions du vrai.

JEANNE-FRANÇOISE. — Du vrai ? Qu'il aille à Dieu ou qu'il aille à un être, il n'y en a qu'un... absolu, total, sinon... *(Elle a un geste qui signifie : « Peu importe » ; puis :)* Vous auriez dû aller avec Dondine.

LE CAPITAINE. — Comment ? Maintenant ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous auriez été plus vite.

LE CAPITAINE. — Plus vite ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous seriez parti de là-bas directement.

LE CAPITAINE. — Vous avez cru que j'allais partir ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous m'en avez donné votre parole.

LE CAPITAINE. — Vous laisser ! Vous n'y pensez pas.

JEANNE-FRANÇOISE. — Votre mission est remplie. Vous ne pouvez rien au reste. Allez-vous-en.

LE CAPITAINE. — Ne me le demandez pas. Cela ne peut pas vous être égal que je me conduise comme un pleutre.

JEANNE-FRANÇOISE. — Il faut que cela me soit égal que vous soyez un pleutre ou non. *(Le dernier rayon écarlate achève de s'effacer.)* Voici le jour. Partez.

LE CAPITAINE. — Ce serait une injustice de m'y forcer. Et puis il faudrait le pouvoir, et vous... vous, non, vous ne le pouvez pas. De quoi dois-je accepter qu'on me punisse ? J'ai eu des ambitions, un bon nombre, et puis, j'en ai eu d'autres, moins hautes. Si je visais trop loin je me trouvais satisfait avant le but. Je m rends compte maintenant que je me résigna à un sort affreux, à un ensommeillement q était une espèce de mort avant la mort. Je vie d'en sortir, je me retrouve moi, moi-même, vous voulez que je m'en aille, que je disp raisse ? Que je cesse d'être moi, que je renonc à tout espoir ? Ce que j'espère, je n'en sa rien, et peut-être ai-je tort d'espérer, ma j'espère encore, oui, et vous savez cela... Quan je vous ai vue...

JEANNE-FRANÇOISE. — Taisez-vous !

LE CAPITAINE. — Vous m'entendrez ! Vou ne pouvez pas me condamner sans m'entendr car vous me condamnez. Mais ma voix vou poursuivra. Où que vous alliez ma voix finir bien par vous atteindre. *(Et très fermement, l voix calmée :)* Ce que je voulais pour vou n'existe plus. Je ne veux que ce que vou voulez.

JEANNE-FRANÇOISE. — Il n'y a pas de plac pour vous dans ce que je puis vouloir.

LE CAPITAINE. — Mais j'existe !

JEANNE-FRANÇOISE. — Plus pour moi.

Cependant un grand murmure s'élève d côté de la ville.

LE CAPITAINE, *sans l'entendre encore.* — J'agirai malgré vous si vous persistez... N m'accusez pas de chantage...

Deux Indios apparaissent au fond, s'arr tant sur le seuil. Puis Dondine mainten par un troisième Indio. Le Capitaine s retourne.

JEANNE-FRANÇOISE. — Dondine, qui sont ce hommes ?

Ils empêchent Dondine de parler. Parais sent l'Huissier et le Conseiller. L murmure demeure, assourdi.

SCENE VI

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE, DONDINE, LE CONSEILLER, L'HUISSIER PREMIER INDIO, DEUXIÈME INDIO.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mais c'est M. l Conseiller Fulano !

LE CAPITAINE. — Que voulez-vous ?

LE CONSEILLER, *s'adressant à la jeun femme.* — Une mission dont le caractèr pénible est compensé par l'intention de sau vegarde de l'ordre public et par le respect d la Justice qui préside à son accomplissement voilà ce dont j'ai la charge.

L'HUISSIER. — Dont « nous » avons l charge, dont nous assumons la charge si vou le voulez bien...

LE CAPITAINE, *à l'Huissier.* — Et vous, qu êtes-vous ?

L'HUISSIER. — Huissier-greffier en fonc tions près l'administration du Conseil de cett ville, gradué es-sciences juridiques...

LE CAPITAINE. — Rien ne vous autorise pénétrer de force dans une maison...

L'HUISSIER. — Nous en reparlerons.

LE CONSEILLER. — Ces considérations sont passées... Monsieur le Capitaine ? Je suis vré de faire votre connaissance...

LE CAPITAINE. — Moi aussi...

LE CONSEILLER. — Dans d'aussi pénibles constances.

LE CAPITAINE. — Commencez par renvoyer s hommes.

PREMIER INDIO. — Il bêtise, cet officier.

L'HUISSIER. — Ils font partie de la délétion.

DEUXIÈME INDIO. — Là même !

LE CAPITAINE. — La délégation ?

LE CONSEILLER. — C'est le mot, monsieur le pitaine. Nous formons une délégation.

LE CAPITAINE. — Dondine n'en fait pas rtie ?

LE CONSEILLER. — Je précise, monsieur le pitaine, que nous constituons une délétion auprès de madame, de *Madame*. En ce i concerne M. Dondine, il nous a permis, ns le vouloir d'ailleurs, d'accomplir dans rdre un acte de sagesse. Nous avons renntré M. Dondine dans les environs.

L'HUISSIER. — Il n'avait rien à y faire de isonnable, je vous l'assure, monsieur le apitaine, et vous me comprenez.

LE CONSEILLER. — Nous avons persuadé . Dondine de revenir ici et de nous introire. Peut-être cette introduction a-t-elle été n peu vive, peut-être M. Dondine s'y est-il rêté sans beaucoup de complaisance, mais il llait que notre mission soit accomplie. Que adame nous excuse si nous avons manqué ux usages.

DONDINE. — Ce sont les gens qui sont ehors qui envoient ici ces Messieurs...

LE CONSEILLER. — Pour une mission dououreuse s'il en fût... Il m'incombe d'observer, ionsieur le Capitaine, que l'atmosphère qui ègne ici et à laquelle vous n'êtes pas tranger...

L'HUISSIER. — Bien des gens qui ont pourant l'esprit large seraient surpris de l'heure laquelle un militaire de votre grade fait ses isites...

LE CONSEILLER. — Que cette atmosphère, lisais-je, offre un contraste pénible avec affliction qui règne en ville... Le fait qui létermine ma démarche...

L'HUISSIER. — « Notre », si vous le voulez ien.

LE CONSEILLER. — Notre démarche plonge lans le deuil tous nos concitoyens.

LE CAPITAINE. — Vous êtes chargé du serice des pleurs, à la municipalité ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Laissez-moi répondre à ces Messieurs. De quoi s'agit-il, monsieur le Conseiller ?

PREMIER INDIO. — S'il vous faut des détails, vous allez en avoir...

LE CONSEILLER, *l'interrompant*. — Ce n'est rien, madame.

L'HUISSIER. — Ah mais, pardon, il a le droit d'exposer.

DONDINE. — Je croyais que vous aviez décidé que M. le Conseiller serait votre porte-parole.

LE CONSEILLER. — Nous sommes ici pour éviter le pire.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous en prie, monsieur le Conseiller...

LE CONSEILLER. — Il s'agit d'un crime, madame... Oui, d'un crime, et qui s'est produit dans des conditions que vous ignorez sans aucun doute mais qui ont bouleversé la foule et dont la conclusion est notre présence en ce lieu.

L'HUISSIER. — Deux jeunes gens de cette ville allaient chercher hier soir un de leurs camarades. Au moment d'entrer chez lui, ils se sont aperçus qu'il était en galante compagnie. Cédant à la curiosité de leur âge, ils se sont cachés pour guetter la sortie de la fille. Elle n'a pas tardé. Tandis que l'un des deux garçons pénétrait chez le séducteur pour le surprendre, l'autre suivait la personne du sexe...

LE CONSEILLER. — Laquelle personne, sans en rien savoir, l'a conduit devant une maison qu'il connaît bien. A sa profonde stupeur, la fille y est entrée ! Or, pendant ce temps, son camarade avait trouvé leur ami la gorge ouverte, mort, assassiné par cette fille qu'il venait de voir pénétrer dans une maison qui est celle-ci.

L'HUISSIER. — La vôtre, madame.

Silence.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je vous écoute, monsieur le Conseiller...

LE CONSEILLER. — Il est évident, madame, que la criminelle se cache ici.

PREMIER INDIO. — On connaît l'endroit !

LE CONSEILLER. — Nos concitoyens sont convaincus que, s'ils n'y veillent pas, la meurtrière va échapper aux conséquences de son acte...

L'HUISSIER. — Comment faire admettre à cette foule assoiffée de justice que ces craintes ne sont pas fondées ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Que voulez-vous de moi, monsieur le Conseiller ?

LE CONSEILLER. — L'assurance formelle que la meurtrière n'a pas été escamotée...

JEANNE-FRANÇOISE. — Comment puis-je vous donner cette assurance ?

LE CONSEILLER. — En agissant, madame.

L'HUISSIER. — ... Et vite.

PREMIER INDIO. — Dehors, ils doivent s'impatienter.

DEUXIÈME INDIO. — Quand ils auront fini d'être patients...

LE CONSEILLER. — Renoncez à donner asile à cette criminelle...

L'HUISSIER. — Si vous tardez, cette maison sera dévastée et aucun d'entre nous n'en sortira... oui, aucun d'entre nous.

LE CAPITAINE. — C'est à la police de s'occuper d'un crime. Elle doit être prévenue. Elle devrait être là.

LE CONSEILLER. — Evidemment si les choses s'étaient passées dans la règle... Mais les grands mouvements de l'âme populaire se produisent rarement dans le respect de

l'ordre public et un crime n'entre pas dans cet ordre...

L'Huissier. — La foule ne raisonne pas...

Le Conseiller. — Mais la police est au courant de ce qui se passe et nous pouvons être assurés qu'elle agit en conséquence.

Jeanne-Françoise. — Attendons-la.

Le Conseiller. — Je crains de m'être mal fait comprendre...

L'Huissier. — Je vous répète que si je laisse ces gens-là filer dans la cour et annoncer seulement que ça traîne un peu, nous y passerons tous...

Le Conseiller. — Voilà ce qu'il en est, madame. Chaque instant aggrave l'émotion publique... La foule qui subit la loi n'admet pas qu'on y échappe...

Jeanne-Françoise. — Je ne ferai rien contre ce qui s'applique à nous tous.

Le Conseiller. — Nous sommes donc d'accord, madame. Je vous assure que le caractère pénible de cette mission est atténué pour moi par la certitude que vous me devrez le salut de cette maison. Abandonnez la criminelle à son sort.

Jeanne-Françoise. — Je dois lui dire de quitter la maison ?

L'Huissier. — A l'instant.

Jeanne-Françoise. — Que devra-t-elle faire ?

Le Conseiller. — Ne vous en occupez pas, madame. Qu'elle sorte...

Jeanne-Françoise. — Et une fois sur la place ?

L'Huissier. — C'est tout. Ne minimisons pas son geste... Il est susceptible de lui concilier la bienveillance des juges.

Jeanne-Françoise, *qui n'est pas dupe.* — Je vous en prie...

Le Conseiller. — Nous partons...

Jeanne-Françoise. — Vous l'attendez dehors ?

Le Conseiller. — Notre mission est terminée.

L'Huissier. — Il nous faut annoncer que nous l'avons bien remplie.

Jeanne-Françoise. — C'est exact. Vous pouvez en être fier.

L'Huissier. — Je le suis, madame. Car cette mission était revêtue pour moi particulièrement d'un caractère sacré... *(Mouvement du Conseiller pour le faire taire.)* Voyons monsieur le Conseiller... la malheureuse victime était mon plus proche collaborateur... M. Dondine l'a vu ici même il y a quelques heures, plein de vie, de jeunesse, promis au plus bel avenir administratif...

Jeanne-Françoise. — Comment ? C'était ce garçon ?

Dondine. — Oui.

Jeanne-Françoise. — Messieurs, je ne vous retiens pas.

L'Huissier. — Ne perdez pas une seconde.

Jeanne-Françoise. — Il me faut au moins le temps matériel...

Le Conseiller. — Quelques minutes... Plus vous agirez vite, je crois que mieux cela vaudra.

L'Huissier. — Disons dix... Pas plus, sinon la foule n'attendra pas.

Jeanne-Françoise. — Dix minutes !

Le Conseiller. — Vous vous associez, madame, à une mesure de salut public.

Premier Indio. — Je ne me charge pas de les faire attendre dix minutes.

Deuxième Indio. — Si on se met à compter les secondes !

Il sort.

Jeanne-Françoise. — Adieu, monsieur.

Le Conseiller. — J'ai votre parole ?

Jeanne-Françoise. — La police ne pourrait vraiment rien faire ?

Le Conseiller. — Mais si, madame, mais si !

L'Huissier. — Rassurez-vous, elle accourt.

Jeanne-Françoise. — Bien... Vous avez ma parole : dans dix minutes, une de mes sœurs quittera cette maison pour suivre le sort qui est le sien.

Le Conseiller, *sur le seuil, il se retourne.* — Qui avez-vous dit, madame ?

L'Huissier, *revenant vers Jeanne-Françoise.* — Une de vos sœurs ?

Jeanne-Françoise. — Que voulez-vous que je dise ?

L'Huissier. — Une de vos sœurs ?

Le Conseiller. — Je n'ai pas pensé une seconde que ce put être une de ces dames... Il y a là une erreur...

Jeanne-Françoise. — Il n'y a là aucune erreur... Qui vouliez-vous que ce fût ?

L'Huissier. — Je ne sais pas... Une femme qui savait que vous la cacheriez.

Jeanne-Françoise. — Constatez qu'elle se serait trompée.

L'Huissier. — Ah ! Mais alors !

Le Conseiller. — Mais alors...

Premier Indio, *sortant, il crie au deuxième déjà hors de la pièce.* — Eh ! C'était une dame d'ici.

Jeanne-Françoise. — Nous perdons du temps. Ce temps est à moi. Sortez, messieurs.

Le Capitaine. — Pardon... *(Aux délégués :)* Vous comprenez bien ce que vous faites ? Pensez à ce que vous venez d'apprendre. Vous connaissez les raisons de ma présence ici...

L'Huissier. — On n'y peut rien ! *(Au Conseiller :)* Vous venez ?

Le Conseiller, *angoissé, au Capitaine.* — Que faire ?

L'Huissier. — Rien, je vous l'ai dit. On ne peut rien rattraper.

Le Conseiller, *au Capitaine.* — Hélas ! Le voudrait-on...

Jeanne-Françoise. — Ce que vous vouliez, vous allez l'avoir.

Ils sortent, Dondine les accompagne sur le seuil, les regarde s'éloigner..

SCENE III

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE DONDINE

E CAPITAINE. — Vous aussi vous allez oir, ce que vous avez voulu.

ONDINE, *venant au Capitaine.* — Je vous que j'ai fait tout ce que je pouvais faire.

E CAPITAINE. — Il s'agit de ne pas se ser prendre ici comme des rats. *(A Don-e :)* Vous n'y pouviez rien.

ONDINE. — Il aurait fallu y aller plus tôt.

E CAPITAINE. — Naturellement.

ONDINE. — Ils n'ont pas été longs à le ıver votre chemin creux ! Ils ont raconté os hommes que les autorités de la ville vous ient arrêté pour un complot où vous étiez c ces dames.

E CAPITAINE. — Et ils ont filé !

ONDINE. — Filé... Je ne crois pas que leur art ait eu lieu dans le désordre. Le sous-icier a pris le commandement et ils ont t demi-tour.

E CAPITAINE. — Ils ont su prendre une cision.

ONDINE. — Voilà déjà un moment qu'ils nt en route.

E CAPITAINE. — Ah, taisez-vous... Comment je pu laisser les choses en arriver là ! J'ai tout de suite que nous n'avions pas le choix, s hier soir...

JEANNE-FRANÇOISE. — Tout s'est passé quand us traversions la cour. Vous aviez raison. j'ai vu cet homme.

LE CAPITAINE. — Vous le connaissiez ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Non, ni ma sœur Jean. le ignorait tout de lui. Il ne savait rien elle. J'ai fait trois pas et ils se sont trouvés ce à face.

LE CAPITAINE. — C'est si simple.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous ne pouvez pas nser ce que vous dites.

LE CAPITAINE. — Ce qui se produit de cette çon, terrible et banale, on peut s'y tromper.

JEANNE-FRANÇOISE. — Quelle pitié !

LE CAPITAINE. — M... de m... ! Dire qu'on t allé se fourrer là-dedans les yeux ouverts, mme si on l'avait voulu.

DONDINE. — Si je peux faire quelque chose, tes-le moi, je le fais.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ne me trahissez pas.

LE CAPITAINE. — Nous n'allons pas rester i, comme des briques.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est ce que je veux vous voulez ce que je veux.

LE CAPITAINE. — Vous ne voulez pas livrer otre Sœur ? Et les dix minutes vont finir. lors, qu'est-ce, que vous voulez ?

JEANNE-FRANÇOISE, *à Dondine.* — Tu vas onter tout de suite. Tu frapperas à la porte e chacune de mes sœurs. Je leur ai déjà dit e ne pas sortir. Tu leur diras que je leur nouvelle mon ordre et que je veux qu'elles enferment à clef jusqu'au moment où tu iendras les avertir. Fais bien attention. Tu ois t'assurer absolument que chacune de mes œurs t'a entendu. Il peut y en avoir une qui est endormie, réveille-la, ne demande pas aux autres Sœurs de lui faire la commission. Tu attendras que chacune ait tourné sa clef dans la serrure, mais sans un mot de plus. Tu n'ajouteras rien. Tu as compris.

DONDINE. — Oui, madame, j'ai compris.

JEANNE-FRANÇOISE. — Mon ordre est pour toutes mes Sœurs.

DONDINE. — Toutes.

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu m'entends bien ?

DONDINE. — Sur mes parents !

JEANNE-FRANÇOISE. — Quand ce sera fait, tu n'auras pas encore fini... Tu resteras là-haut. Je t'interdis de redescendre ou de t'approcher de la fenêtre du palier. Il y aura du bruit. Tant que ce bruit durera, tu ne bougeras pas de la galerie devant les portes de ces dames, et sans qu'elles sachent que tu es là. Il ne faut pas qu'elles te posent des questions. A un moment, il n'y aura plus rien. Alors tu attendras encore un quart d'heure et tu iras voir devant la maison s'il n'y a plus personne, plus rien... S'il n'y a plus rien, tu reviendras et tu iras frapper à la porte de la chambre de ma sœur de La Merci et tu lui diras de bien vouloir venir ici, dans cette pièce ; que c'est mon ordre. Tu y descendras aussitôt. Je n'y serai pas. Tu attendras ma sœur de La Merci. Quand elle sera là, tu t'inclineras devant elle et tu lui diras : « Ma Mère, notre Mère nous remet entre vos mains. »

DONDINE. — Ma Mère, notre Mère nous remet entre vos mains. J'ai compris.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ensuite, tu seras pour elle ce que tu as été pour moi.

DONDINE. — Je le ferai, madame. Je resterai dans cette maison comme j'y étais avec vous.

JEANNE-FRANÇOISE. — Ma sœur de La Merci s'occupera de mes affaires. Tu lui remettras ceci... *(Elle retire la ceinture ressemblant à un rosaire qu'elle a autour de la taille :)* Fais-y bien attention. Pour le reste, hors ce que je porte, tout est dans ce coffre. Il est à peu près vide. Je ne peux rien te laisser en souvenir. Je n'ai rien... *(Un temps :)* Il y a encore une chose que tu ne dois pas oublier, que tu ne dois jamais oublier. Après ce que je t'ai dit, c'est la plus importante... Tout à l'heure, il ne restera rien de ce qui s'est passé cette nuit.

Elle accroche le chapelet à l'extrémité du dossier du fauteuil.

DONDINE. — Il ne s'est rien passé cette nuit, madame...

JEANNE-FRANÇOISE. — Tu peux encore m'appeler ma Mère... Pourquoi dis-tu Madame ?

DONDINE. — J'aurais toujours préféré dire Madame... Cela vous ressemble mieux.

Un temps.

JEANNE-FRANÇOISE. — Eh bien, Dondine, nous y voilà ; nous sommes deux amis qui doivent se séparer.

DONDINE. — Oui, madame.

JEANNE-FRANÇOISE. — Adieu, Dondine.

DONDINE. — Adieu, madame.

Elle lui tend la main. Il y appuie son front, s'agenouille, abandonne la main, prend le bas de la robe de la jeune femme et très rapidement y pose ses lèvres, se relève et sort par la gauche.

SCENE VIII

JEANNE-FRANÇOISE, LE CAPITAINE

LE CAPITAINE. — Vous êtes une voleuse.

JEANNE-FRANÇOISE. — Moi ? Une voleuse ?

LE CAPITAINE. — Vous vous approprieriez la place de votre sœur Jean.

JEANNE-FRANÇOISE. — Si je la lui demande, il n'y a aucune chance qu'elle me la cède.

LE CAPITAINE. — Et vous la lui prenez, c'est un vol.

JEANNE-FRANÇOISE. — C'est un vol. Il faudra un grand effort à ma sœur Jean pour ne pas m'en vouloir. Il n'y a pas autre chose à faire. Ce serait la livrer au désespoir dans un instant où pour elle compte seule l'espérance.

LE CAPITAINE. — Vous agissez par orgueil.

JEANNE-FRANÇOISE. — Sœur Jean de la Croix n'aurait pas eu à choisir. Même si l'orgueil a inspiré mon choix, j'ai eu cette liberté.

LE CAPITAINE. — Vous êtes une fanatique.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne suis certainement pas un amateur. Tout est en ordre.

LE CAPITAINE. — Trop en ordre...

JEANNE-FRANÇOISE. — Ce n'est pas ma faute si ce que mon devoir me dicte règle en même temps ce qui m'aurait déchirée... Rien de ce que vous avez été pour moi ne m'était connu avant que je vous rencontre. Vous m'avez découvert un monde. Je reste sur le seuil, mais je l'ai vu. Je vous en remercie, et d'avoir été là... Et d'avoir été vous.

Elle va à la porte.

LE CAPITAINE. — Je ne vous quitte pas.

JEANNE-FRANÇOISE. — Laissez-moi partir.

LE CAPITAINE. — Pas seule.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je ne veux pas risquer d'être faible. Adieu... *(Il retire ses pattes d'épaulettes.)* Que faites-vous ?

LE CAPITAINE. — Je vous accompagne... *(Il ne parvient pas à dégraffer la seconde patte.)* ...Voulez-vous me donner un coup de main ?

JEANNE-FRANÇOISE, *son premier geste a été de l'aider, sa main va jusqu'à l'épaule, s pose, puis elle la retire se ressaisissant.* — ne faut pas me suivre.

LE CAPITAINE. — J'y suis décidé.

JEANNE-FRANÇOISE. — Je dois vous empêcher.

LE CAPITAINE. — Vous ne le pouvez pas.

JEANNE-FRANÇOISE. — Non... Je ne le pe pas...

LE CAPITAINE, *il va jeter dehors ses patt et ses galons.* — Je suis prêt.

JEANNE-FRANÇOISE. — Prêt ? Vraiment ?

LE CAPITAINE. — Cela fait un peu partie mon métier...

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous ne ferez rien ce que je ne veux pas.

LE CAPITAINE. — Je vais avec vous... *(Il ri* Dans cette histoire, je me demande si ce n'e pas moi le plus désintéressé.

JEANNE-FRANÇOISE. — Vous aurez été le pl généreux.

LE CAPITAINE. — Je ne sais pas, mais jamais un homme pense à moi, il pourra dire que j'ai été heureux. Pour cet instan oui. Vous est-il défendu de l'être ? Est- mal ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Plus maintenant. n'y a plus de mal pour nous.

LE CAPITAINE. — Et l'êtes-vous ?

JEANNE-FRANÇOISE. — Comme vous, oui.

LE CAPITAINE. — Nous pouvons y aller.

JEANNE-FRANÇOISE, *elle semble acquiesc puis se ravise.* — Encore un instant... *(Ils so face à face.)* J'aurais voulu vous regarder *(Ils restent ainsi les yeux de l'un dans l yeux de l'autre. Puis la rumeur repren sourde encore. Jeanne-Françoise surmonte u brève défaillance et se redresse :)* Ils no attendent.

La rumeur enfle dehors. Le Capitai franchit le seuil et se retournant, te la main à Jeanne-Françoise. Elle n'hés plus et, confiante, y met les siennes.

LE CAPITAINE. — Ce n'est pas pour eux q nous y allons.

Ils sortent tandis que la clameur de foule monte, s'amplifie et roule com le bruit de la mer.

RIDEAU

Jeanne-Françoise Le Capitaine

Jeanne-Françoise
Geneviève

LE CAPITAINE. — *Et puis, si je le fais pour vous, qu'est-ce que ça change ?* (ACTE II.)

JEANNE-FRANÇOISE. — *Que s'est-il passé, d'après vous, quand je vous ai vue devant moi ?* (ACTE II.)

LE CONSEILLER. — *Il s'agit d'un crime.* (ACTE III.)

JEANNE-FRANÇOISE. — *Prêt ? Vraiment ?* (ACTE III.)

LE CAPITAINE. — *Ce n'est pas pour eux que nous y allons.* (ACTE III.)

(Photographies France-Illustration - Roger Boulet)

Le Capitaine Indio Indio
Jeanne-Françoise Le Conseiller L'Huissier

Jeanne-Françoise Le Capitaine

Jeanne-Françoise Le Capitaine

"VOICI LE JOUR" DEVANT LA CRITIQUE

Je suis allé à la Michodière, décidé à applaudir le courage d'Yvonne Printemps et de Pierre Fresnay. Il s'est passé ce que, je l'avoue, je n'avais pas prévu. C'est la pièce que j'ai applaudie.

Car la pièce est bonne. Prions les dieux du théâtre qu'ils nous donnent, ne serait-ce que deux ou trois fois par saison, une première pièce aussi intéressante que celle de M. Jean Lasserre.

A toutes fins utiles et pour que la chaleur de ce compliment ne paraisse pas suspecte, je précise que je ne connais pas M. Jean Lasserre. Je l'ai rencontré l'autre soir dans les couloirs du théâtre de la Michodière. C'était la première fois que je le voyais.

Donc, *Voici le Jour* est une bonne pièce.

Dès l'instant de l'entrée d'Yvonne Printemps — et non pas seulement parce que c'était Yvonne Printemps — dès l'arrivée sur la scène des personnages principaux, la situation est là, l'action est là, les caractères sont là. L'angoisse est là, elle aussi, et parfois le rire ne suffit point à effacer l'angoisse. Jusqu'à la fin du troisième acte, jusqu'au rideau final, pas de passage à vide, pas de piétinement, pas de « longueur » appréciable. Une œuvre rigoureuse, dépouillée, sans vulgarité, où l'intelligence n'est jamais absente et n'est jamais indiscrète, avec trois ou quatre grandes scènes de vrai, de pur théâtre. Que demander de plus ?

THIERRY MAULNIER,
dans *Combat*.

Tragédie devant une porte ouverte, la pièce de M. Jean Lasserre vaut par un style soigné et cependant original, tout en approches et en allusions, fait pour cerner l'indicible de cercles de plus en plus étroits. J'aime bien cette façon de ne pas tout dire et j'admire l'art avec lequel l'auteur démaillotte son sujet au premier acte devant une lanterne qui met du temps à s'éclairer et qui ne projette ensuite que des lumières tamisées sur un début immobile où le tumulte est, si je puis dire, à l'intérieur.

Pierre Fresnay, selon son habitude, n'a pas signé sa remarquable mise en scène, mais il ne peut nous empêcher de reconnaître sa griffe — et son frein — dans l'atténuation de ce qui aurait pu être au premier acte, comme au troisième, d'insupportables « effets » de théâtre. D'ailleurs, son capitaine est tout le contraire d'une baderne : il est, avec une humanité rare chez les « trois ficelles », le héros plausible d'un sublime malentendu.

GUY VERDOT,
dans *Franc-Tireur*.

L'originalité du sujet, sa grandeur, l'art avec lequel il a été traité en maints endroits, l'atmosphère qui règne autour de ces trois actes forceraient l'attention la plus prévenue.

Le second acte comporte des moments de la plus noble intensité. Deux grandes scènes le composent : l'une où deux êtres que tout sépare s'avouent presque l'irrésistible attrait qui les attire, l'autre qui oppose la supérieure demeurée maîtresse d'elle-même à la religieuse égarée. Toutes deux sont traitées avec une force, un tact, une délicatesse et aussi une habileté qui montrent en M. Jean Lasserre un véritable auteur dramatique.

JEAN-DARS,
dans *L'Officiel des Spectacles*.

L'événement a pour décor un paysage tropical. Ou plutôt, dans un paysage tropical, deviné à travers une forte grille, une maison en désordre. Une révolution vient d'éclater. La populace a attaqué les cinq femmes qui habitaient ici. Elles ont fui, dans des costumes empruntés. Le nouveau gouvernement ne veut pas que ce étrangères — des Françaises retournent dans leur pay raconter ce qui se passe. ordonne qu'on les ramène ave des soins respectueux. Un jeun capitaine est chargé de cett mission. Les demi-captives vor paraître. On dit qu'il en manqu une, cependant...

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

Une grande partie du publi a complètement oublié c qu'est une première pièce je m'en suis bien aperçu l'autr soir, en écoutant les propos qu tenait sur l'œuvre de M. Jea Lasserre le public élégant qu l'on n'a pas l'habitude de voi aux générales de La Huchett ou du théâtre Babylone. fallait absolument que *Voici l Jour* fut un chef-d'œuvre admi rable ou une niaiserie san précédent. Ces bonnes gens e parlaient comme ils eussen parlé de la cinquantième pièc de Bernstein.

JACQUES LEMARCHAND,
dans *Le Figaro Littéraire*.

Pierre Fresnay est l'atout maître de Jean Lasserre il ne prononce pas un mo qui ne porte dur et loin : il y en lui un mélange de cynism désabusé et d'idéalisme impla cable, de réalisme et de poésie de fougue contenue et d'indif férence. En face de lui, Yvonn Printemps garde l'impassibilit frémissante d'une femme pro mise à la vie éternelle. L'un e l'autre nous passionnent, bie qu'on ne puisse déceler aucu signe d'évolution dans leurs per sonnages. Ils réalisent le tou de force de nous intéresser pa leur « immobilisme ». La pièc est remarquablement distribuée Nourredine Aba, Jacques Herlin Aram Stephan et Irène Monta meublent efficacement le déco exubérant de Charles Kiffer.

CLAUDE BAIGNÈRES,
dans *Le Figaro*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDARD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1954